

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!...

vendredi 14 décembre 1923

Sommaire :

Les élections en Angleterre
 Bjoerke
 Maurice Barrès
 Du Nabi Verkade à Dom Willibrordus
 Bons et mauvais livres
 Prière dantesque à Sainte Lucie de
 Syracuse en sa fête du 13 décembre
 L'État ouvrier chrétien

Hilaire Belloc
 Comte Perovsky
 Chan. Paul Halfflants
 Omer Englebert
 Paul Cazin
 Alexandre Masseron
 Louis Colens

Les idées et les faits : Chronique des idées : La renaissance catholique dans l'art, J. Schyrgens. — France, Omer Englebert.

La Semaine

❖ Élections générales en Angleterre. Pareil événement n'a pas Outre-Manche la portée qu'on lui prête généralement sur le Continent. Des personnes s'affrontaient et non pas des idées.

Peut-être la politique anglaise changera-t-elle d'orientation, mais non pas parce qu'un travailliste — ou un libéral — remplacera un conservateur, mais parce que la Cité s'est aperçue enfin que la marée a tourné en Europe. La Finance et le Commerce avaient misé sur un relèvement prussien et une décadence française, sur une Pologne non-viable et une Italie communiste... On a mis du temps, à Londres, pour voir clair.

❖ En admettant le principe du vote familial, la

Chambre Française a marqué une date importante dans la réaction anti-individualiste qui seule peut sauver nos sociétés politiques. La Révolution avait proclamé roi l'individu. Or, l'État est composé de familles. Un siècle d'individualisme politique et social a conduit aux pires abus. L'un des plus graves, le suffrage universel pur et simple — que d'aucuns rêvent encore d'étendre, tel quel, aux femmes... — fera l'étonnement de ceux qui nous suivront. On se demandera comment il fut possible d'en arriver à pareille aberration.

A Lophem, la Belgique a renoncé au vote plural, « pour marcher avec le progrès ! » Cinq ans plus tard, la France le rétablit chez elle...

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

Bruxelles

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DUC ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRIERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

PARQUETS

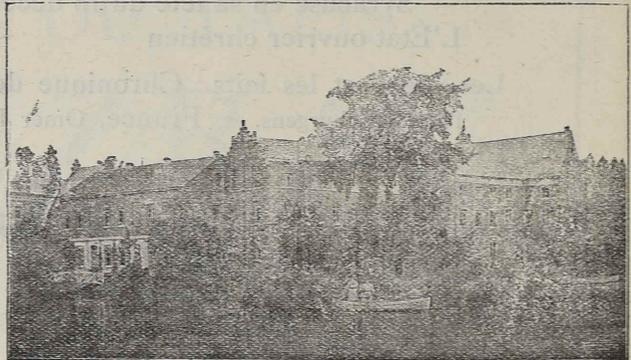


JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut S^{TE}-ANNE



DIRIGÉ PAR LES

SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR

situé dans un coin du pays brabançon

à HOEGAERDE (près Tirlemont)

*au sein d'un vallon choyé par la nature
entouré d'un parc de 7 hectares*

SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE

SECTION DES LANGUES MODERNES

Chaque élève jouit d'une chambre garnie

Prix de la Pension : 1800 francs

Les élections en Angleterre

Le réel seul importe et il est toujours utile de dire la vérité. Je crois qu'il est bon, à propos de nos récentes élections anglaises, d'exposer quelques vérités qui devraient être familières et que le Continent ignore trop. La presse européenne — la presse allemande surtout — s'est complètement trompée sur notre situation intérieure, et la presse française se trompe à peine moins que la presse allemande. La chose est assez naturelle, car la caractéristique de notre époque (avec l'intense nationalisme qui sévit partout) est la grande difficulté qu'éprouvent à se comprendre les membres séparés de la Chrétienté.

Et d'abord, que l'on se mette bien en tête que le système anglais des partis parlementaires a très peu de rapports avec des luttes d'idées. Je veux croire que beaucoup d'observateurs étrangers des affaires anglaises commencent à se familiariser avec cette vérité qu'il y a vingt ans, on ignorait généralement. Un parti parlementaire anglais n'est pas le champion de tel ou tel système d'idées. Chez nous, vous ne trouverez pas un parti défendant un système religieux déterminé et, en face de lui, un parti s'opposant à ce système.

Vous ne trouverez pas un parti imbu de conceptions démocratiques et un autre parti repoussant la démocratie comme le pire des systèmes de gouvernement. Ici, le mot *parti* n'inclut pas un ensemble d'idées, ou de doctrines, ou même de points de vue. Un parti politique anglais est un groupe d'hommes associés dans une profession — la politique professionnelle — (profession lucrative et, jusqu'à ces derniers temps, profession honorable), et associés comme le sont les *membres d'une équipe de jeu*. La situation normale en Angleterre était de voir l'une de ces équipes s'opposer à une équipe rivale, absolument comme au football ou au cricket.

Il va de soi que ces équipes adoptaient certains programmes qui s'opposaient. Mais elles les adoptaient non pas parce qu'elles les croyaient vrais, mais uniquement à l'effet de nourrir leur opposition. Ces programmes n'étaient que des moyens, ils étaient tout à fait subsidiaires. Le vrai but était d'entretenir dans la petite clique qui s'occupait de politique une rivalité personnelle amicale.

Le système des partis était une machine qui mettait à l'épreuve, par la concurrence, les capacités de certains individus. Ce n'était pas une machine à consulter le peuple ni à éprouver la valeur des idées. En fait, les principes qui sont à la base de la politique anglaise étaient toujours admis par tous dans un pays dont on connaît la remarquable homogénéité. Le débat électoral se livrait sur des questions irréelles, si on peut dire, et qui n'étaient pas vraiment en cause. Le vrai but de la lutte était de « peser » les hommes engagés dans la carrière de la politique professionnelle.

Prouvons cela par deux exemples choisis parmi la douzaine qui s'offrent. Quiconque suscitait un véritable conflit d'idées (soit par une déclaration de collectivisme, ou de républicanisme, soit en affirmant un credo religieux) était taxé en termi-

nologie politique de « crank », c'est-à-dire d'homme exceptionnel, curieux, et considéré comme une nuisance, comme quelqu'un qui dérange le jeu normal d'une machine bien montée et dont le but est tout autre que celui de comparer des idées. L'homme qui provoquait des débats d'idées en politique semblait aussi étrange que celui qui soulève une profonde discussion philosophique pendant un amusant jeu de cartes.

Voici un autre exemple : pendant toute une génération le programme que l'un de nos grands partis opposait à l'autre était « *the union* » (l'union), c'est-à-dire que l'une des équipes avait adopté l'étiquette : union entre l'Angleterre et l'Irlande, tandis que l'autre grand parti avait pris l'étiquette : autonomie à l'Irlande.

Et voici qui démontre que ces mots n'étaient que des étiquettes sans importance : le jour où les puissances financières du pays décidèrent qu'il fallait donner l'indépendance à l'Irlande (parce que la lutte coûtait trop cher et que les choses menaçaient de se gâter gravement) ; c'est le parti de l'Union, le parti unioniste, qui accorda l'indépendance qu'il avait toujours combattue, tandis que le parti du *Home Rule* prit figure « d'opposition » alors que se réalisait ce qu'il avait toujours réclamé. De même un parti protectionniste défendrait le libre-échange, ou un parti libre-échangiste adopterait le protectionnisme (évidemment après un intervalle décent) sans causer aucun scandale et avec l'approbation générale, si les grands intérêts financiers (la vraie puissance motrice de notre nation commerciale stable) décidaient que le protectionnisme ou le libre-échange était la politique que réclament les intérêts du pays.

Les appellations « parti conservateur », « parti libéral », « parti travailliste », n'ont donc pas du tout le sens qu'elles auraient si elles étaient employées sur le continent, surtout en France et en Belgique. Le *Labour Party*, parti travailliste, n'est qu'un groupe d'hommes — certains de très haute position sociale, la plupart de bons bourgeois, le reste de simples soldats — qui, s'ils étaient au pouvoir, gouverneraient à peu près de la même manière que l'un ou l'autre des deux autres partis. L'impôt sur le capital, par exemple, n'est qu'une forme légèrement différente de ce qui existe sous le nom d'*Income Tax* (impôt sur le revenu) et n'est pas plus révolutionnaire que cela. Et encore, si le *Labour Party* devait arriver au pouvoir, il est probable qu'il ne parlerait même pas d'impôt sur le capital.

* * *

Voilà donc la première chose qu'un étranger doit considérer s'il veut comprendre notre vie politique : toute discussion sur les questions fondamentales est inconnue et n'est pas tolérée. De pareilles discussions sont considérées comme dangereuses pour l'État et comme indécentes. Tous les Anglais, avec cette unanimité, cette homogénéité qui les caractérisent depuis plus d'une génération, tous les Anglais sont d'accord sur les principes

d'après lesquels le pays doit être conduit. Les discussions de nos politiciens professionnels sont des exercices d'athlétisme destinés à mesurer la puissance d'hommes et non pas de leurs principes, car ces principes diffèrent à peine.

Deuxième constatation importante pour comprendre notre situation actuelle : le vote pour l'un des trois partis, pour l'une des trois équipes, *est resté le même*. C'est un vote de routine que les élections récentes ont laissé ce qu'il était. Je remarque que les journaux du Continent (et les journaux d'Amérique, où on nous comprend bien moins encore que sur le Continent) parlent de « défaite des conservateurs », de « changement du sentiment national », « d'opposition du sentiment anglais au programme protectionniste des conservateurs », « d'écroulement de Baldwin », etc., etc. Tout cela n'a pas le sens commun.

Voici les chiffres, on verra que les élections dernières n'étaient pas des élections « d'opinion ».

En 1922, les deux tiers des électeurs ont voté. En 1923 la proportion est très sensiblement la même. La différence entre le nombre total de votes émis en 1922 et celui émis en 1923, proportionnellement à l'importance du corps électoral de chaque année — *ne diffère pas de deux pour cent*.

Les conservateurs ont eu en 1923 à peu près ce qu'ils ont eu en 1922, un à deux pour cent en plus. Il en va de même pour les libéraux qui ont eu cette année entre deux et trois pour cent de plus que l'année dernière. Même histoire pour les travaillistes (en comptant comme travaillistes les indépendants, qui « virtuellement » appartiennent au parti). Les chiffres travaillistes de 1922 et 1923 ne diffèrent pas de trois pour cent.

Parler de grand changement d'opinion, de verdict de la nation, et autres belles phrases, tout cela sont de pitoyables idioties. La masse ignorante a voté comme elle est embrigadée à voter, comme elle vote naturellement, par habitude.

Si la majorité parlementaire s'est déplacée, c'est là un accident purement mécanique si je puis dire, dû à de légers déplacements de voix dans un sens ou dans l'autre, dû aussi au fait qu'il y a tant de sièges que se disputent les trois partis à voix sensiblement égales et dont l'attribution dépend donc du vote d'une petite minorité.

Voilà qui ramène le soi-disant *verdict national* à ses vraies proportions. Le mot et l'idée qu'il veut exprimer sont faux.

Si vous me demandez : « Le déplacement de la majorité affectera-t-il la politique intérieure ou extérieure du pays ? » je vous répondrai : « Pratiquement, non ». La lutte ne se livrait pas du tout entre le protectionnisme et le libre-échange, mais entre certaines personnalités. Les lois autorisent n'importe quel gouvernement à instaurer le protectionnisme par simple décret ministériel, dans la mesure où il l'estime nécessaire. On s'en tiendra à cela. Si le parti conservateur avait eu la chance de sortir des élections avec plus de sièges qu'il n'avait à la veille de la consultation électorale (ce qui eût parfaitement pu se produire sans qu'il y ait un changement dans le nombre de votes émis, c'était une question de chance et de succès dans les circonscriptions à lutte triangulaire), il n'eût pris aucune mesure sérieuse de protectionnisme. Et ni les libéraux, ni les travaillistes, s'ils arrivent au pouvoir, ne ramèneront l'Angleterre au libre-échange. L'Angleterre demeurera ce que la guerre a fait d'elle : un pays partiellement protectionniste en matière industrielle, et, malheureusement pour nous, incapable de pratiquer le protectionnisme là où le protectionnisme nous ferait grand bien, en matière agricole.

Pour ce qui est de la politique étrangère, une même conclu-

sion s'impose. Notre politique étrangère n'est pas menée par nos politiciens. Nous sommes une grande puissance commerciale, comme Venise, et notre politique étrangère est conduite par quelque chose d'autrement puissant, et, j'en suis heureux pour mon pays, par quelque chose d'autrement intelligent et réfléchi que notre politique professionnelle. Elle est conduite par l'opinion de notre classe commerçante et plus particulièrement par l'opinion financière de la Cité.

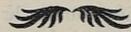
Depuis la guerre cette puissance directrice a caressé l'espoir d'arriver, en faisant traîner les choses, à éviter aux Allemands le payement des Réparations et à restaurer en Europe une puissante Prusse. La « City » et le monde des affaires changent d'idées en ce moment. On n'est plus sûr du tout, comme il y a deux ans, que la Pologne ne tiendra pas, que la France fera banqueroute, que la Prusse se relèvera. On n'a plus le même dédain pour l'Italie, et la vieille illusion au sujet de l'amitié supposée des États-Unis pour l'Angleterre se dissipe.

Quels que soient les hommes qui nominalement dirigeront nos affaires étrangères, ces hommes ne seront que les serviteurs des intérêts financiers qui cherchent une voie nouvelle.

Impossible de prédire autre chose. Il est trop tard pour renouveler la violente attaque contre les intérêts français, belges et italiens, attaque qu'il n'y a pas quatre mois, on considérait encore comme notre meilleure politique financière. La situation nouvelle mènera-t-elle à une tentative d'alliance directe avec la France, la Belgique, et l'Italie ? Qui vivra verra. J'en doute, mais je crois que la situation actuelle conduira l'Angleterre à soutenir prudemment, comme malgré elle et à contre-cœur d'abord mais toujours de plus en plus, les intérêts des pays que je viens de nommer.

Entretiens que l'observateur continental se mette bien dans la tête cette réalité essentielle : Que le Monsieur mis à la tête de notre politique étrangère s'appelle Lord Grey ou Lloyd George, ou autrement, c'est la Cité qui conduit cette politique et non pas les politiciens.

HILAIRE BELLOC.



Bjoerke ⁽¹⁾

On pourrait cueillir dans le « Journal » bien d'autres exemples (2) ; mais à quoi bon les multiplier ? C'est dans la grande majorité des cas la même chose : soit incompréhension ou compréhension incomplète,

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits*, du 7 décembre 1923.

(2) A noter toutefois que ce n'est pas le Journal entier qui est publié ; ce n'est qu'un recueil d'extraits, qui cependant pour certaines périodes (notamment pour toute l'année 1904) sont reproduits intégralement et donnent dès lors un tableau complet. Il est pourtant regrettable que nous ne sachions pas comment le Souverain a « réagi » à l'égard de beaucoup de faits qui se sont passés au cours de son règne, si fécond en événements. On aimerait savoir, par exemple, les impressions qu'il rapporta de ses voyages en France (1896 et 1902) ; avec quels sentiments il signa en avril 1905 cet ukase sur la tolérance religieuse, qui eut entre autres pour résultat — que les lecteurs de cette *Revue* ne l'oublient pas — le retour à la foi de leurs pères de centaines de milliers de catholiques, retenus jusque-là de force dans l'orthodoxie par la « mansuétude » de l'Église officielle ; quelles étaient ses impressions lorsque son ministre des Affaires étrangères lançait, en août 1898,

soit quelque chose comme manque de réaction. Et à côté de cela les détails d'une importance infinitésimale abondent. C'est un peu comme si presque tout produisait à peu près le même effet, exception faite pour les faits d'ordre familial et un petit nombre d'autres. Mais beaucoup semblent n'en produire aucun qui, logiquement, eussent dû impressionner de façon durable sinon permanente...

Passons maintenant à ce que dit Nicolas II de l'entrevue de Bjoerke :

« 6-19 juillet. Mercredi. Journée splendide. Reçu beaucoup de monde à la Ferme. Kniajevitch (qui était de service) a déjeuné. Obolensky (1) et Linder (2) m'ont aussi fait conjointement un rapport. Ai reçu de Guillaume la proposition de nous voir maintenant ; ai proposé Bjoerke, Avons dîné sur le balcon. Promené dans le canot électrique. Longtemps travaillé le soir.

» 7-20 juillet. Jeudi. La pluie est tombée la nuit ; elle a cessé vers une heure de l'après-midi. Micha et Tchaguine (qui était de service) ont déjeuné. Avons joué avec succès au tennis, quoiqu'il fit très chaud. Avons dîné sur le balcon. Avons roulé. Olga et Petia (3) sont venus le soir.

» 8-21 juillet. Vendredi. Il fait sérieusement chaud aujourd'hui. Reçu divers rapports le matin. Boulyguine (4) et le prince Orlov (de service) ont déjeuné. Ai lu jusqu'à trois heures et demie. Alix s'est promenée dans l'eau avec les enfants ; puis nous nous sommes promenés à nous deux. J'ai eu le temps de me baigner dans la mer avant dîner. Olga et Sonia (5) sont arrivées à neuf heures. J'e voulais les promener dans le canot électrique, mais il a fallu décommander cette promenade vu l'orage.

» 9-22 juillet. Samedi. Forte chaleur. Le matin, j'ai été très occupé jusqu'à une heure. L'oncle Alexis (6) a déjeuné. On a amené dix blessés de l'asile George. J'ai joué peu de temps au tennis, car un orage approchait ; l'averse a été très forte. Tante Maroussia est arrivée pour le thé. Ai beaucoup lu ; me suis baigné avant dîner. Ai aussi travaillé le soir.

» 10-23 juillet. Dimanche. Nous nous sommes levés à neuf heures. Temps chaud avec nuages sombres. Après la première messe, j'ai pris congé à la Ferme de la chère Alix et des enfants et me suis rendu avec Micha à Cronstadt, à bord de l'« Alexandria ». A une heure précise je suis parti sur l'« Étoile Polaire », pour Bjoerke, où je suis arrivé à quatre heures. Nous avons jeté l'ancre près de l'île Ravitz. Il y a eu deux orages avec très forte averse, mais température très agréable. Nous avons attendu l'arrivée du « Hohenzollern » depuis sept heures, mais il a eu deux heures et demie de retard. Il s'est approché alors que nous soupions. Guillaume est arrivé à bord du yacht d'excellente humeur et y est resté quelque temps. Après quoi il m'a emmené ainsi que Micha chez lui et nous a fait souper. Nous ne sommes revenus à bord de la *Poliarnaia* (« L'Étoile Polaire ») qu'à deux heures.

» 11-24 juillet. Lundi. J'ai dormi alors qu'on hissait le drapeau et ne me suis levé qu'à neuf heures un quart. Temps chaud avec soleil et vent frais du S. O. Guillaume est arrivé à dix heures pour le café. *Nous avons causé jusqu'à midi* (c'est moi qui souligne, Cte P), puis nous nous sommes rendu à trois avec Micha sur le croiseur allemand « Berlin ». Nous l'avons visité. On nous a fait voir les exercices d'artillerie. Puis j'ai reconduit Guillaume chez lui et suis revenu sur la « *Poliarnaia* ». Ensuite, demi-heure de repos. A deux heures, grand déjeuner chez nous. Nous avons écouté la musique de l'« Équipage de la Garde » et avons causé, debout tout le temps, jusqu'à quatre heures et demie. J'ai pris congé de Guillaume avec beaucoup de cordialité. Nous avons en même temps levé l'ancre et avons marché de pair jusqu'au phare de Verkomotaly ; puis nous nous sommes séparés. Micha est parti à bord du nouveau croiseur de ligne « Ukraine », filant vingt-quatre nœuds et qui a dépassé la « *Poliarnaia* », laquelle en filait dix-sept et demi. Suis arrivé à Cronstadt par

sa fameuse circulaire proposant une réduction des armements. Il n'est pas reproduit d'extraits du Journal impérial pour les périodes correspondantes ; je pense que si nous les avions sous les yeux, nos conclusions seraient les mêmes ; mais l'omission est plutôt fâcheuse.

- (1) Gouverneur général de Finlande.
- (2) Secrétaire d'Etat pour la Finlande.
- (3) Grande-Duchesse Olga, sœur de l'Empereur, et son mari, le Prince Pierre d'Oldenbourg.
- (4) Ministre de l'Intérieur.
- (5) Princesse Orbéliany, demoiselle d'honneur.
- (6) Grand-Duc Alexis, grand amiral.

une soirée excellente (sic) à neuf heures. Suis arrivé à Peterhof, à bord de l'« Alexandria », à dix heures, Alix nous a rencontrés... Suis rentré sous la meilleure impression des heures passées avec Guillaume,

» 12-25 juillet. Mardi. Dès le matin la vie reprend son cours habituel. Heureux de revoir les enfants, *mais non les ministres* (c'est encore moi qui souligne. Cte P.) Alexandre de Leuchtenberg (de service) a déjeuné. Sommes allés à Serguievka rendre visite à tante Maroussia. Sommes rentrés à quatre heures et demie et avons joué au tennis. Ai longtemps lu. Dîné à huit heures et demie sur le balcon. Passé la soirée à la maison ».

Et c'est encore tout. On a causé de dix heures « jusqu'à midi ». Et rien de plus. Du traité signé pas un mot ; du traité si difficilement conciliable avec les obligations découlant de l'Alliance franco-russe et dont l'existence n'est révélée au ministre des Affaires étrangères que trois mois plus tard. Mais qu'est-ce donc alors ? Déloyauté ? Certes, non ! Mais c'est toujours la même incompréhension effrayante, qui au bout de vingt ans, d'incident en incident, d'échec en échec, nous a amenés là où nous sommes... Un traité d'une importance capitale est signé (et avec qui ?!) sans l'ombre de préparation, apparemment sans discussion, au passage, entre deux cigarettes et deux tasses de café ; et un fait pareil passe sans inaperçu, est en tous cas jugé moins digne d'être mentionné, que les multiples corbeaux qu'à certaines époques de l'année le Souverain abat journallement en se promenant dans son parc.

Non, jamais on ne comprendra ce qui s'est passé dans l'ex-Empire russe au cours du dernier quart de siècle ; jamais on ne se rendra un compte précis des raisons de notre dégringolade progressive, si on ne met au premier plan la personne de l'Empereur Nicolas II et ses traits caractéristiques. A un certain point de vue — ici j'étonnerai peut-être — c'est bien lui qui domine d'une certaine façon les événements ; non pas qu'il les dirige, — tout au contraire — mais il leur imprime son cachet personnel ; il pèse sur eux, comme ils pèsent sur lui, et dans l'imbroglie qui en résulte et va en progressant sans cesse, le ressort se brise un beau matin de mars et tout est précipité dans l'abîme. Inconsciemment, involontairement, c'est bien le Tsar Nicolas II qui aura été le principal artisan de la néfaste révolution russe.

* * *

Il a, certes, durement, terriblement, expié ses fautes. Les derniers mois de son existence ont été un calvaire pareil à peu d'autres ; calvaire physique et moral ; calvaire rendu mille fois plus intense encore par l'agonie des êtres chers qui l'entouraient et dont le martyre nimbe son front ensanglanté d'une septuple auréole. Si étroitement, si tendrement unis dans la vie, ils sont entrés ensemble dans la mort. Aussi peut-on et doit-on parler du Souverain avec un sentiment bien éloigné de l'amertume. Et un regret intense vous étreint le cœur quand on réfléchit à l'abîme qui sépare ces deux dates fatidiques : 1894 et 1917-1918 !

Oh ! néant des choses humaines ! Oh ! terrible mais incomparable leçon ! Que ne pouvait-il, ce malheureux Tsar, quand le sceptre des Romanov est tombé entre ses mains ? que ne pouvait-il encore en 1896, quand Paris le recevait comme un Dieu ? que ne pouvait-il en 1914 même, quand, après une série d'errements, la Guerre mondiale lui donnait l'occasion de les effacer, ouvrir devant lui des perspectives inespérées s'il savait les utiliser ? Il ne l'a pas su. Était-ce de sa faute ? En partie seulement, peut-être. La vérité est que Nicolas II n'était pas du tout né pour le trône. Il lui échappe dans son Journal une phrase bien caractéristique. Le dernier jour de l'année 1894, il écrit : « J'espère en Dieu et je regarde sans crainte l'année qui commence, parce que pour moi le pire est arrivé : ce que j'avais craint toute ma vie ». Et il ajoute : « En même temps le Seigneur m'a récompensé en m'envoyant un bonheur auquel je ne pouvais même rêver : il m'a donné Alix ». Hélas ! je crains bien, comme je l'ai déjà dit, que c'est précisément la combinaison, la juxtaposition de ces deux caractères, si bien faits pour engendrer un bonheur radieux tout autour d'eux dans la vie d'un particulier, qui ont contribué à déchaîner la grande catastrophe.

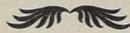
Un mot pour finir : en parlant du Journal de Nicolas II, je l'ai constamment tenu pour authentique. Et de fait, il me semble certainement l'être ; un grand nombre de petits traits, de détails le démontrent pour moi avec évidence ; détails et petits traits difficilement imitables. Mais, après tout, je n'ai pas vu l'original ; je ne l'ai pas eu dans les mains (et si même je l'avais eu, la question n'en serait pas beaucoup plus avancée) ; je ne sais pas par qui il a été copié — s'il

l'a été. Etc... Je ne dirai pas que la preuve de l'authenticité soit encore à faire ; mais je ne serai pas étonné si ceux qui tiennent absolument à ce que le malheureux Empereur ait été non seulement excellent mari, bon fils et tendre père, mais aussi un souverain éminent, insistent que le Journal tel qu'il est sorti des presses du *Slovo* a été pour le moins « maquillé ». Et comme il sera bien difficile de produire une preuve du contraire — car les Bolchéviks veillent ! et une tête est si vite tombée au pays de Lenine ! — pour d'aucuns la question pourra bien n'être pas tranchée de longtemps. Je crois toutefois que pour les gens impartiaux elle est jugée dès à présent, — tout en ne prétendant pas à l'infaillibilité. Et un mot encore et le dernier cette fois : l'attitude actuelle de la grande majorité de mes coreligionnaires politiques (je veux parler des monarchistes russes) à l'égard du Tsar défunt est celle-ci : ils ne supportent à son adresse aucune critique ; ils le divinisent pour ainsi dire en bloc ; pour ce qui est de ses torts, ils n'en voient aucun ; ils ne peuvent en parler sans se lancer dans les exagérations les plus manifestes, quelquefois presque grotesques. Moi qui ne ressens à l'égard de celui qui fut pendant vingt-deux ans mon Souverain qu'une immense pitié à laquelle se mêlent un profond respect pour la façon noble et courageuse avec laquelle il a su gravir les marches de son échafaud, et un attendrissement sans bornes à l'idée de ses cinq enfants martyrisés, — j'estime pourtant pareille attitude absurde et en plus révélatrice d'un état d'esprit inquiétant (1). Une critique respectueuse de son malheur doit avoir prise sur Nicolas II comme sur tout ici-bas.

A part cela, est-il besoin d'expliquer (eh bien non : beaucoup de Russes ont grandement besoin de pareille explication !!) que « principe monarchique » et tel ou tel monarque sont loin d'être synonymes ? N'a-t-il pas existé pas mal de rois et même de tsars qui de par eux-mêmes ont inconsciemment été les pires ennemis de l'idée monarchique ? qui ont fait plus pour la compromettre que les révolutionnaires les plus notoires ? Il est à supposer du reste que les ancêtres de beaucoup parmi ceux qui, à l'heure actuelle, ont perdu toute mesure dans les louanges qu'ils décernent à la mémoire du malheureux Nicolas II, étaient au fond à peu près du même avis, puisqu'ils ont su, somme toute, s'accommoder si facilement naguère soit du meurtre d'un Pierre III, soit de l'assassinat d'un Paul I...

Dixi.

Comte PEROVSKY.



Maurice Barrès

Après Loti, Barrès. Les grandes tombes s'alignent dans le cimetière des « maîtres de l'heure ». C'est une génération d'écrivains qui, peu à peu, entre dans l'éternité. Les jeunes sont là, nombreux, d'une activité fébrile, qui veulent leur place au soleil de la renommée et qui poussent les anciens dans la fosse. Ainsi, les hommes et les écoles littéraires se succèdent en se bousculant.

Maurice Barrès commença par des irrévérences à l'adresse de l'idole du jour, à laquelle il n'avait pas refusé ses hommages. Ses *Huit jours chez M. Renan* firent scandale dans le monde des admirateurs du célèbre apostat. Dès lors, l'attention

(1) Qui pour certains devient la demi-démence pure. L'écrivain Naschiwin cite dans un de ses derniers ouvrages le cas de cette dame russe très connue dans la colonie russe de Berlin, qui non seulement croirait Nicolas II encore vivant mais soutiendrait que si, par malheur, il n'en était rien, le cours des choses n'en serait pas changé : *il ressusciterait au moment voulu.*

du public s'arrêta sur ce jeune écrivain qui osait, avec tant de familiarité et d'esprit, traiter de bon vieillard radoteur l'illustre auteur de tant de volumes érudits.

Presque au même moment parut un livre au titre intrigant : *Sous l'œil des Barbares*, le premier d'une série consacrée au *Culte du Moi*. A partir de ce jour, le « barrésisme » était fondé. Barrès devint le conducteur d'une pléiade de jeunes disciples, qui crurent trouver dans l'analyse des complications de leur sensibilité un refuge contre le naturalisme brutal de Zola et consorts. Après la fatigue de tant d'études objectives où la physiologie avait plus de place que la psychologie, on sentait tellement la nécessité de se replier sur soi et de faire de la subjectivité raffinée qu'on se jeta avec empressement sur ces livres, malgré leur obscurité et peut-être à cause d'elle.

Les professionnels de la critique jugeaient *Sous l'œil des Barbares* « incompréhensible et choquant », et, de fait, certaines pages font songer à un Stéphane Mallarmé en prose. A distance, nous comprenons mieux à quoi était dû le succès de Barrès. En réalité, c'était un nouveau Chateaubriand qui se révélait, plus compliqué sans doute, d'un bouillonnement plus irrégulier et plus maladif, mais en qui avait passé quelque chose de l'âme inassouvie et orgueilleuse de René. De plus, le rythme du style et la « chanson heurtée, elliptique » de la phrase étaient faits pour charmer une génération qui confondait souvent l'art de la prose avec la musique.

Jamais le personnelisme n'avait été à pareille fête, même aux plus beaux temps du romantisme. Le « Moi » était proclamé la seule chose intéressante qu'il y eût au monde ; le reste, c'est-à-dire le « non-moi », c'était les « barbares ». Satan avait dit à l'homme : « Vous serez comme des dieux » ; voici un jeune homme qui organise le culte de cette divinité en s'appuyant sur la méthode des *Exercices spirituels* de saint Ignace, que, par une sorte de parodie sacrilège, il détourne de leur but pour les appliquer à l'exaltation profane et aux pires expériences amoureuses. C'était stupéfiant de vanité, d'égoïsme conscient et de dédain pour le reste de l'humanité.

Mais le Dieu du Moi est exigeant, et Barrès eut beau se croire « un homme libre » ; il ne trouvait que mélancolie dans son asservissement aux jouissances sensuelles, malgré l'idéologie brillante et raffinée qu'il y mêlait. Il souffrit de la stérilité de ses efforts pour accumuler en lui-même le plaisir de toutes les sensations. Une fois de plus était donné le spectacle de la désespérance, aboutissant fatal de l'abus de la vie.

* * *

Heureusement pour lui et pour nous, il parvint à se dégager, par un virage brusqué, de ce bourbier romantique.

Comment le culte du moi se mua-t-il en vénération des ancêtres et en religion du sol natal ? Au dire de Barrès même, son évolution fut logique et sa pensée garda toujours de l'unité. En réalité, le raccordement entre les deux idéals de sa vie paraît artificiel. Barrès avait l'intelligence trop vive pour que, à l'âge de la réflexion, il ne se rendît pas compte de l'égarément de sa jeunesse. Il changea de direction, et il eut grandement raison.

A partir des *Déracinés*, son évolution est accomplie et, soutenu par un idéal autrement fécond, Barrès va s'acheminer vers la grande maîtrise. Et à mesure que les idées deviennent plus généreuses et plus hautes, le style perd son caractère énigmatique, tout en gardant son rythme musical et

En pension, cela n'alla pas beaucoup mieux, sauf pour le plaisir des garnements. En classe, ils collectionnaient les pensums ; à la chapelle, au lieu de goûter les homélies du dominé, ils versaient de l'eau dans les trones pour rouiller les sous ou ils semaient des confetti pour faire enrager le bedeau. Un jour, pourtant, les choses faillirent se gâter. Une lettre arriva. Elle était signée du père et disait : « Les bulletins ont été de nouveau au-dessous de tout. En conduite, vous avez tous les deux la note très mal. J'arriverai dimanche prochain pour prendre, d'accord avec monsieur le directeur, les mesures de correction nécessaires. Adieu, votre père affligé. » Le dimanche suivant, les jumeaux sont à la gare pour accueillir leur père.

« Mets-toi devant, dis-je à mon frère, tu es l'aimé et c'est toi qui as les plus mauvaises notes.

— Non, répliqua-t-il, c'est à toi de t'y mettre, car ton bulletin, après tout, est encore meilleur que le mien. »

Les chenapans, par bonheur, ayant énormément grandi et, de ce fait, un peu maigri, sortaient de toute part de leurs costumes devenus trop courts, et ce spectacle attendrit le cœur des parents. Ils résolurent de les reprendre à la maison. Une fois de plus, le mal recevait une récompense au lieu du châtiement qu'il méritait.

Après le collège, ce fut l'école de commerce où les jumeaux commencent enfin à ne plus se ressembler aussi parfaitement qu'ils avaient fait jusque-là. Éric mordit au commerce dans lequel il devait accomplir une honorable carrière de gros marchand de biscuits ; Jan, au contraire, s'étant découvert la vocation de peintre animalier, « séchait » des cours pour aller travailler au jardin zoologique. Afin d'aider Jan à développer ses talents artistiques naissants, Éric racontait à toute l'école que son cadet était malade, et, quand réparait le faux malade, ceux que les communiqués fraternels avaient convaincus, s'informaient auprès de lui de sa santé et du progrès de sa convalescence.

Les frères mesuraient tous les deux, à cette époque, un mètre quatre-vingt-trois centimètres. C'est alors que le père leur toucha un mot du sacrement de confirmation qu'il est d'usage, chez les Mennonites, de recevoir à dix-huit ans. Jan répondit qu'il attendrait encore quelques années pour savoir à quoi s'en tenir et prendre une décision en meilleure connaissance de cause.

Ici, bifurcation, séparation définitive, touchants adieux : le futur marchand de biscuits part pour l'Angleterre et le futur bénédictin entre dans la carrière artistique qui sera pour lui le chemin du salut.

Il passe d'abord par l'Académie des Beaux-Arts d'Amsterdam où il reste deux ans et demi ; il séjourne ensuite à Hattem, près de Zwolle, peignant, lisant, se reposant beaucoup, vivant, en bohème, des mensualités versées par son père, et commençant de nouer connaissance avec la foi catholique par les œuvres de Baudelaire, Huysmans et Verlaine.

Mais, il lui fallait voir Paris et aller s'initier sur place aux formes d'art qui florissaient alors en France. Là, il devint disciple de Gauguin, ami, compagnon et commensal de Sérusier, Vuillard, Roussel, Bonnard et Maurice Denis. Ces jeunes gens s'appelaient *nabis*, c'est-à-dire prophètes, moitié par plaisanterie et moitié pour afficher pompeusement leur dégoût du naturalisme et leur dessein de mettre quelque intention de beauté spirituelle dans la peinture de l'avenir. Ce n'était cependant pas uniquement pour dissenter de métaphysique et d'art que se réunissaient les nabis ; quelques-uns d'entre eux s'amusaient volontiers, et Jan Verkade ne s'en tint pas toujours, autant que Maurice Denis, éloigné du monde, de ses pompes et de ses œuvres malsaines. Il connut aussi Moréas, Verlaine et d'autres symbolistes auxquels, comme à lui, l'art matérialiste répugnait, et qui, sans le vouloir, disposèrent son âme à goûter les rites mystiques de la religieuse Bretagne où, plus tard, il devait séjourner deux fois et, enfin, se convertir.

Les chemins de Damas et les coups de foudre sont rares dans les conversions contemporaines. Dans le cas du nabi Verkade, le miracle n'apparaît aucunement. Seules les lois spirituelles ordinaires ont joué. L'homme est bon, blagueur, sans repliement sur soi-même, sincère et incapable d'entêtement. C'est un cœur heureux qui n'a aucun sujet de rancoeur personnelle contre Dieu, et qui ne prendra jamais de précautions pour éviter de tomber nez à nez avec la vérité.

Son goût d'un milieu plus sain et le désir de trouver de beaux sujets à mettre en page le conduisent en des régions mystiques qui, soudain, lui découvrent la foi qu'il ignorait ; et comme les gens simples parmi lesquels il vit ne traduisent point cette foi en gestes grimaçants et en façons de vivre hypocrites, d'emblée il comprend notre religion, la trouve belle, en éprouve l'amour et, peu après, le désir. Évidemment,

les choses ne vont pas aussi vite que je l'énonce ici. Il faut, à une âme héréditairement protestante, un assez long temps pour s'imprégner de catholicisme. Cependant, cette imprégnation ou saturation fut merveilleusement facilitée, en Jan Verkade, par le fait que, enfant, il n'avait jamais pris le protestantisme au sérieux et que, depuis toujours, l'heureuse tournure de son esprit était déjà, en lui, comme une manière de sensibilité catholique.

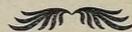
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure...

En l'âme de Jan Verkade, l'on n'avait heureusement jamais versé grand'chose ; il n'y avait aucune souillure ni aucune empreinte calviniste à effacer ; seul, un grand désir d'illumination spirituelle et d'harmonie intellectuelle régnait ; et, par bonheur, nul assujétissement passionnel ne se trouva qui aurait pu faire préférer au spectateur ravi des Bretons pieux de rester dans l'erreur ou le doute, Dieu lui évita même le malheur de rencontrer aucun de ces mauvais catholiques qui sont les épouvantails de nos croyances et rendent odieuse la vérité qu'ils professent et trahissent à la fois.

Si j'en m'étais pas arrêté avec autant de complaisance sur les années turbulentes de Jan Verkade, j'aurais encore assez de place pour vous raconter, lecteur, comment, de Bretagne, il se rendit à Paris pour y exposer des tableaux, revint ensuite chez les paysans bretons où il se fit baptiser, partit pour l'Italie où il alla s'imprégner de l'humeur évangélique dans un couvent de franciscains, retourna en Hollande en passant par Beuron, se rendit à Copenhague pour faire une exposition de ses œuvres, et, enfin, rejoignit définitivement Beuron pour y solliciter son admission à la vie bénédictine.

C'est là que l'ancien nabi vit à présent sous le nom de dom Willibrordus. La peinture n'est plus l'essentiel pour lui, surtout celle de Beuron pour laquelle il ne fut jamais fort emballé ; il reste assez de gens dans le monde pour faire des chefs-d'œuvre sans qu'il doive encore se mêler d'en produire à son âge. Là, il prie, il accomplit les fonctions d'hôtelier, il chante au chœur, confesse, conseille et encourage les âmes inquiètes, traduit les auteurs mystiques, et, quand son vieil ami Maurice Denis va le voir, il lui assure qu'il est le plus heureux des hommes et l'enfant gâté du Bon Dieu.

OMER ENGLEBERT.



Bons et mauvais livres

Lettre à un rhétoricien

Ce que vous devez lire, mon petit ami ? En voilà une question ! Les vacances ne sont-elles pas finies ? On vous donne assez de livres, je pense, dans votre collège. Lisez-les. Lisez vos textes classiques, vos manuels de littérature, d'histoire, de géographie, vos auteurs anglais, latins, grecs, *exemplaria graeca, diurna versate manu*. Je ne dis point *nocturna*, car c'est bon pour un vieux roquentin de mon espèce de passer des nuits sous sa lampe, quitte à se faire ensuite tirer du lit à grand-peine et douleur, comme le mari de sainte Chantal. Vous, il vous faut dormir réglementairement et sauter, tout frais, le matin, sur ces livres de classe qui ne sont pas tous « par les Grâces dictés », je vous l'accorde, mais qui ont de quoi satisfaire votre curiosité amplement. Et quand vous aurez tout lu, tout compris, tout retenu, nous parlerons d'autre chose.

Ah ! pauvre Charles. Je crois voir votre mine, pendant que vous lisez ma lettre. Je plaisante, je vous taquine, mais je vous aime bien. Allons, j'entends assez que vous me demandez conseil sur les lectures d'agrément. Il faut se délasser de l'étude,

on ne peut pas toujours travailler en profondeur, on a besoin de s'étendre. Et c'est une bonne note déjà, pour un jeune homme, que de demander conseil là-dessus.

J'ai traduit autrefois un opuscule de Plutarque « sur la manière de lire les poètes ». Ce païen estime que les jeunes gens ont besoin d'être guidés dans leurs lectures et qu'elles exigent même plus de surveillance que leur conduite. Comprenez bien cela. Vous êtes, à votre âge, assez grand garçon pour savoir comment il faut agir ; vous savez ce qu'un chrétien doit éviter. Je vous vois sans inquiétude circuler seul, voyager, aller et venir par les rues d'une grande ville ; je ne vous ai pas vu sans inquiétude fourrager dans la bibliothèque de votre oncle, et vous vous rappelez la mine que j'ai prise, quand vous m'avez confié avoir lu *Madame Bovary*.

Oh ! c'est un beau livre, Charles, c'est un beau livre... Je l'ai lu, moi, à vingt-deux ans, peu avant mon service militaire, et il m'a été excellent. Vous l'avez lu à seize, et il aurait pu vous être fort mauvais. Le meilleur des livres, comme le meilleur des hommes, peut faire beaucoup de mal. Plus vous vivez et mieux vous comprendrez la parole évangélique : Dieu seul est bon.

Je n'ai pas à vous mettre en garde contre les « mauvaises » lectures. Vous êtes un petit chrétien bien élevé. On vous a appris à aimer Dieu, votre famille, votre patrie. Un livre qui heurterait les principes de votre éducation vous révolterait ou vous dégoûterait. Vous devez laisser la peine de le lire à ceux qui sont capables de le combattre. Mais je voudrais que toute lecture, de celles qui vous sont permises, vous soit « bonne », et il ne tient qu'à vous : vous n'avez qu'à le vouloir. Écoutez-moi.

On trouve actuellement en librairie une collection littéraire qui a pour titre : *Une heure d'oubli*. Il y a là quelques ouvrages sérieux au milieu d'un déluge de fadaïses. N'importe, c'est le titre qui m'intéresse. Que signifie-t-il ? Que ces lectures-là sont si attachantes qu'elles font perdre toute notion du monde extérieur ? Qu'on ne songe plus à ses peines, à ses tracasseries, à la note de son tailleur, ni à sa feuille d'impôts ? Ou même qu'on se laisse emporter, sur les ailes de la Chimère, dans un tourbillon de rêves, où l'on ne sent plus sa tête, ni son âme, où l'on s'oublie soi-même ?...

Charles, il ne faut jamais s'oublier. Il faut exercer sur soi une surveillance inlassable. Je sais que le propre de l'Art est de causer des transports, que le Beau nous met hors de sens, et vous avez traduit une page de Platon, où ce grand génie dépeint, comme il savait le faire, l'ivresse poétique. Croyez-moi, la perfection de l'homme est de maintenir l'équilibre de ses puissances, de garder un jugement vigilant sous les secousses de la sensibilité, de ne jamais laisser éteindre par les éblouissements de la fantaisie la petite flamme claire de sa raison. Vous êtes enthousiaste, et j'en suis bien aise : un jeune homme sans enthousiasme est un monstre. Nous devons nous enthousiasmer, et nous devons aussi réfléchir : c'est en conciliant ces deux obligations qu'on remplit le mieux son « emploi d'homme », *munus humanum, assignatum a Deo*, comme dit l'Orateur romain.

A votre âge, mon ami, je savais presque par cœur l'admirable *Songe de Scipion*. Il m'en reste encore plus d'une bribe dans la mémoire, entre autres cette devise déjà toute chrétienne : *haec coelestia semper spectato* ! et l'étonnant passage où l'Africain dit au jeune Scipion : « Ils vivent, ceux qui se sont évadés de leur corps comme d'une geôle. Votre vie, à vous, n'est qu'une mort. » Sur quoi, l'excellent jeune homme tend les

bras au fantôme de Paul-Émile, en le suppliant avec larmes de l'arracher à la terre, comme les disciples d'Épictète, éperdus d'un désir de perfection morale, demandaient à leur maître qui les délivrerait de ce corps misérable, — *quoniam haec est vita, quid moror in terris ?*...

« Attendez l'heure de Dieu ! » répondait le philosophe. « Reste à ton poste ! » dit le général romain.

Vous, mon ami, restez sur terre. Ne vivez pas terre à terre, mais vivez sur la terre, et non dans les nuages, en pensant qu'un Créateur, très sage et très bon, vous y a placé, avec des devoirs à remplir. S'il faut contenir dans de justes bornes les plus nobles élans de notre âme, combien plus les impulsions suspectes qui viennent des prestiges de la fantaisie ! Rappelez-vous cela, quand vous lirez et toute lecture sera profitable, à votre formation morale comme à votre formation intellectuelle qui, toutes deux, me tiennent fort à cœur, la seconde autant que la première, non que je ne préfère en soi la valeur morale, mais parce que vous êtes de ceux qui doivent être des hommes distingués pour être des chrétiens parfaits.

Vous avez à cultiver en vous des dons exquis. Je ne répugne pas à vous le dire, puisque c'est le Père Céleste qui vous en a fait cadeau, gracieusement. Nous parlerons plus tard de votre mérite. Il sera éminent, à la fin de votre vie, si elle ne compte pas une seule heure d'oubli.

Au fait, mon Charles, vous me consultez sur les lectures, comme si je vous paraissais spécialement compétent. Il est vrai que j'ai beaucoup lu. Vous semblez croire aussi que les histoires imaginaires donnent de l'imagination et qu'on apprend à connaître la vie par les romans. Moi, si je me souviens bien, j'ai lu, tout enfant, ce qu'on donnait alors aux petits chrétiens français pour leur enseigner, en les amusant, la « civilité puérile et honnête ». Il y a plus de trente ans ; nous avions fort peu de curiosité scientifique. Les mécaniques me faisaient peur ; je n'avais aucune idée du Progrès. Bibliothèque rose, publications de famille, quelques voyages, quelques récits fantastiques, entre autres, une petite fille qui s'appelait Fleur-de-Lys et qui se perdait dans un souterrain. J'en pleurais toutes les larmes de mes yeux. Beaucoup de contes aussi, et de fables, avec morales très apparentes. En somme, de quoi éveiller, sur un fond pittoresque, l'intelligence des rapports humains et des problèmes de l'âme. Puis, parvenu à l'adolescence, aux études, il plut à Celui qui règle nos destins de ne me faire tomber sous la main que de très vieux livres. Comme la souris se délecte des croûtes moisies qui traînent au fond d'un placard solitaire, je commençai par engouffrer les plus coriaces rogatons de bibliothèque. *Le Voyage du jeune Anacharsis* m'enchantait, Dieu me pardonne ! à l'époque où Loti, Barrès, Lemaitre, France, Bourget, tout frais, tout chauds, tout dorés en vitrine, faisaient venir l'eau à la bouche aux collégiens de ma génération. Les ouvrages dénommés classiques, et que tout le monde croit avoir lus, parce qu'on en connaît quelques pages fameuses, ou même seulement le titre, plus fameux encore, je les dévorais d'un bout à l'autre, avec fièvre et émerveillement. Des grands contemporains que je vous cite, je ne connaissais, par contre, que des morceaux discrètement choisis. Un examinateur, au baccalauréat que je passai fort brillamment, m'apprit les noms de Baudelaire et de Mallarmé. Je savais vaguement que des gens, dits « réalistes », écrivaient des choses malpropres. C'est à vingt ans, bien sonnés, que j'abordai les littératures modernes et ce qu'on est convenu d'appeler les « nouveautés ».

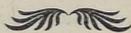
Les temps changent, les situations diffèrent. Je n'irai pas

ériger mon cas individuel en règle de pédagogie, moins encore vous reprocher l'intérêt que vous portez aux sports et à l'aviation. Lisez donc les modernes, si tel est votre goût ; ils ne sont ni inférieurs, ni supérieurs aux « anciens ». Quelques périodes stériles marquent, par intervalles, le cours d'une histoire littéraire, puis, les floraisons reprennent.

Qu'un jeune homme puisse se former l'esprit avec les seuls livres de son temps, je ne demande pas mieux que de le croire. Rien n'est négligeable, mais rien n'est indispensable, de l'immense trésor humain. J'ai employé trente ans de vie à grabeler, dans leur langue originale, huit littératures ; j'ignore l'italienne et n'ai jamais lu l'Arioste, ni Pétrarque. Quand je conseille une lecture, je m'aperçois souvent que je me laisse guider par des préférences personnelles et arbitraires, plus que par les mérites intrinsèques ou la valeur éducatrice de l'ouvrage.

Je n'ai rien à vous conseiller, pour l'instant, mon ami, sinon de vous faire quelques idées solides sur les passions, et principalement les passions de l'amour qui forment le thème obligé des romans que vous aurez envie de lire. Accordez-moi seulement quelques jours et je vous dirai là-dessus des choses très intéressantes.

PAUL CAZIN.



Prière dantesque à Sainte Lucie de Syracuse en sa fête du 13 décembre

C'est un souvenir, ô Syracusaine, de l'an de grâce 1300 que je veux tout d'abord vous rappeler, de cette année jubilaire où « la plus grande partie des chrétiens qui vivaient alors, hommes et femmes, firent le pèlerinage de Rome, de lointains et divers pays, et de loin et de près : ce qui fut la plus admirable chose qui jamais se vit » (1). Au matin du Vendredi Saint, comme vous chantiez *Hosanna* dans la Rose épanouie, la Reine du ciel vous appela et vous dit : « Ton fidèle a besoin de toi, je te le recommande. »

Paroles brèves : il ne faut pas deux vers pour les renfermer. Mais la Dame qui les prononçait est la Mère de Miséricorde ; et ces paroles ont suffi pour mettre l'Enfer en déroute et pour sauver une âme.

Votre fidèle, ô Syracusaine, avait besoin de vous ; la Vierge le recommandait à votre vigilance et à votre pitié. Aucun appel ne pouvait être plus pressant.

D'un vol rapide, vous êtes descendue vers Béatrice et vous l'avez interpellée : « Béatrice, véritable louange de Dieu, pourquoi ne secours-tu pas celui qui t'aima d'un tel amour qu'il est sorti pour toi du vulgaire tronpeau ? N'entends-tu point l'angoisse de sa plainte ? Ne vois-tu pas la mort qui le combat sur ce torrent aussi périlleux que la mer ? » (2)

L'action divine de la *Comédie* commençait à ce moment. Vous y avez joué le second rôle : immédiatement après la Vierge Marie qui vous a choisie pour sa messagère.

Du haut de l'Empyrée, vous avez regardé le drame cruel qui se déroulait à la lisière de la « forêt obscure », où la maigre louve, aux flancs chargés de désirs, rejetait, impitoyable, le voyageur égaré.

Vous avez reconnu qui était votre serviteur dévot ; et c'est vous qui, prompte comme l'éclair, avez décidé cette intervention de Béatrice qui a assuré la victoire finale.

Retournée dans votre repos, vous avez suivi les péripéties de la lutte nouvelle, qui allait se jouer désormais parmi les bolges obscures des damnés et sur les rives des fleuves infernaux, avant de remonter vers « la douce couleur de saphir oriental que renfermait la sereine apparence de l'air très limpide » (1). Et à l'aube du Lundi de Pâques, vous avez jugé de nouveau que le secours de votre force était nécessaire au pèlerin.

Il s'était endormi dans la vallée des Princes de l'Antipurgatoire, sur la montagne de purification que nul ne saurait, par un clair symbolisme, gravir après le coucher du soleil : « Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va » (2).

Il s'était endormi dans la suavité de mille parfums, parmi l'herbe et les fleurs aux couleurs plus éclatantes que l'or et l'argent, que la pourpre et la céruse, que l'émeraude et l'indigo.

Il s'était endormi, non seulement parce que les ascensions nocturnes sont interdites au Purgatoire, mais aussi parce que son corps était las et brisé. Nous comprenons cette fatigue : le voyageur marchait sans arrêt, — et sans nourriture ! — depuis trois jours ; il avait traversé l'Enfer et la moitié de la terre ; il avait dû exécuter plusieurs fois une gymnastique assez périlleuse ; et j'omets les émotions violentes qu'il avait éprouvées à diverses reprises : nous dormirions à moins ! Des commentateurs ingénieux, et inoccupés, ont même calculé que son sommeil dura douze heures : nous comprenons aussi cette longueur...

A l'aube, il eut un songe, « vers l'heure où l'hirondelle commence ses tristes plaintes, vers l'heure où notre âme, plus dégagée de la chair et moins oppressée par les soucis, est dans ses visions presque divine ».

Il vit planer au ciel un aigle aux plumes d'or, les ailes déployées, prêt à descendre. Et, comme son esprit était plein d'histoires mythologiques, il s'imagina qu'il était sur le mont Ida et fit intervenir Ganyède, ce à quoi, en des circonstances identiques, nous n'aurions probablement pas pensé. Bientôt l'aigle, après quelques tournoiements, fondit sur lui, telle la foudre, et l'emporta jusques au feu. Là ils flambèrent l'un et l'autre, et la cuisson réveilla le dormeur.

Il promena autour de lui ses yeux encore lourds. Il pâlit. Où donc se trouvait-il ? Disparue la vallée ; disparues l'herbe et les fleurs suaves ; disparus aussi trois de ses compagnons. Dans la grande lumière du soleil déjà haut, son regard était tourné vers la mer. Mais son doux Maître, son Guide magnanime, le reconforta aussitôt, en lui contant les événements réels que son rêve avait figurés : « Ne crains rien, dit-il, rassure-toi ; nous sommes dans le bon chemin ; ne restreins pas, mais développe ta vigueur. Tu es désormais arrivé au Purgatoire. Vois la falaise qui l'entoure de toutes parts ; vois l'entrée la-bas où elle paraît fendue. Tout à l'heure, dans l'aube qui précède le jour, quand ton âme dormait sur les fleurs dont est ornée la vallée, une Dame vint et dit : « Je suis Lucie ; laissez-moi prendre celui-là qui sommeille, pour que je l'aide dans son chemin ». Sordello resta ainsi que les autres gentilles (3). Elle te prit, et quand le jour fut clair elle vint en haut, et je suivis ses traces. Elle te posa là ; et d'abord ses yeux si beaux me montrèrent cette entrée ouverte ; puis elle et le sommeil ensemble s'en allèrent. »

Mais l'Ange au visage éblouissant veillait, l'épée nue, sur le seuil à trois degrés de la porte sainte ; il menaçait les deux arrivants : « Répondez de là-bas, que voulez-vous ? Où est l'escorte ? Prenez garde d'avoir à regretter d'être montés. »

Et le Maître du pèlerin se couvrit aussitôt, ô Syracusaine, de votre autorité : « Une Dame du ciel, répondit-il, instruite de ces choses, nous a dit tout à l'heure : « Allez, là est la porte ».

L'Ange, à ces mots, changea en courtoisie sa première sévérité : « Et que cette Dame guide encore vos pas vers le bien ! Venez donc au pied de nos trois marches » (4).

Ainsi Dante Alighieri, pèlerin mystique de l'année jubilaire, arraché par les trois Dames bénies, Marie, vous et Béatrice, aux affres de la forêt obscure où les trois bêtes le relançaient, franchissait, par votre

(1) *Purgatoire*, I, 13-15.

(2) *Ibid.*, VII, 52-60. — Évangile selon saint Jean, XII, 35.

(3) Nino Visconti et Corrado Malaspina.

(4) *Purgatoire*, IX, 1-93.

(1) G. VILLANI, *Cronica*, VIII, 36.

(2) *Enfer*, II, 94-108.

aide encore, la porte de saint Pierre au seuil de diamant : désormais, rien plus ne pouvait lui être redoutable ; il montait vers la Lumière, vers la sphère suprême où il vous contemplerait bientôt, ô Vierge de Syracuse, sur le plus haut degré de la Rose éternelle (1).

*E pria mi dimostraro
Gli occhi suoi belli quell' entrata aperta.*

Vos yeux si beaux, ô Sainte Lucie, c'était pour Dante un devoir d'amour et de reconnaissance de les célébrer. Et le poète n'y a point failli.

La piété de nos ancêtres a aimé et prié celle qui guérit les yeux malades, celle qui « ramène dans les yeux affaiblis le resplendissement qui avait failli se voiler » (2).

Les savants ont demandé aux *Actes* de votre martyre la raison de cette dévotion. Ils ne l'y ont point trouvée. C'est ailleurs qu'il faut chercher, et à une source plus populaire. Votre nom ne suffit-il point à témoigner de votre puissance ? N'est-ce point « Lumière » qui est votre nom ?

Gottofredo da Bussero écrivait en 1220 : « Lucie tire son nom de la lumière. Lucie, c'est la route de la lumière, *lucis via*. » Dante n'ignorait point cette loi, et il s'en est expliqué fort clairement, sur un sujet plus profane : « Le nom d'Amour est si doux à entendre qu'il me paraît impossible que son effet propre soit, en la plupart des choses, autre que doux, car les noms suivent les choses nommées, comme il est écrit : *Nomina sunt consequentia rerum* » (3).

Aussi vos yeux sont-ils devenus votre symbole, cher aux artistes. Vous trouvez en général (tout naturel de nous les présenter sur un plat : sans d'ailleurs être aveugle pour si peu ! Bernardino Luini a voulu sortir des voies trop battues : il vous a mis en main vos deux yeux enfilés sur une brochette ! (4) Et il me semble que je vois errer sur vos lèvres un très léger sourire, que j'ai tort peut-être de charger d'une imperceptible nuance d'ironie : gracieuse Sainte, princesse élégante dans les plis somptueux de votre manteau, ce spectacle de vos yeux embrochés ne laisse pas que de vous divertir, et vous nous invitez, d'un regard chargé d'un plaisir subtil, à partager votre allégresse. . .

Dante était demeuré votre fidèle, ô Lucie, parce qu'il vous avait, comme tant d'autres qui souffrent, invoquée pour ses yeux, pour ses yeux malades d'avoir trop pleuré :

*E fatti son, che paion due disiri
Di lagrimare e di mostrar dolore,
E spesse volte piangon sì, ch'Amore
Li n'cerchia di corona di martiri* (5).

Ses yeux, à ce malheureux Dante, étaient ceints « de la couronne des martyrs ». . . C'est une belle image, ô Martyre de Syracuse, mais qui ne nous paraît point exempte de quelque exagération ; exagération de poète, et sans aucune conséquence : nous y sommes habitués ; nous faisons la correction nécessaire, tout en admirant. . .

Cette maladie d'yeux n'était pas absolument imméritée, et Dante avait de bonnes raisons d'avoir tant pleuré : car il avait trahi Béatrice, ni plus, ni moins, cette Béatrice qui avec vous collabora à le sauver, mais qui ne se priva point, en femme jalouse, de lui faire d'abord une effroyable scène : « A la première atteinte des biens trompeurs, tu devais lever les yeux vers moi qui n'étais plus comme eux ; il ne fallait pas appesantir tes ailes vers la terre pour attendre d'autres coups, ou poursuivre une femelleite, ou quelque autre vanité aussi fugitive » (6).

Hélas oui, il avait passé « une femelleite, une *pargoletta* » ; il en avait même passé plusieurs, encore que cette histoire ne soit point parfaitement claire ; et Dante, à la suite au moins d'un de ses égare-

ments, avait pleuré des larmes abondantes et amères, lorsque ses pensers étaient retournés à leur Très Gentille. Ses yeux alors s'étaient cerclés de pourpre, « d'où il résulte qu'ils furent dignement récompensés de leur vanité, car dorénavant ils ne purent contempler aucune personne, qui les regardât de manière à pouvoir les induire à semblable dessein » (1).

Une seconde fois encore votre Dante souffrit des yeux, mais ce fut pour une plus noble cause : il avait trop travaillé, lu avec une ardeur trop grande ; et voici que désormais l'éclat de toutes les étoiles lui paraissait offusqué de blanches vapeurs (2) ; à moins toutefois qu'il ne s'agisse que d'une seule maladie à laquelle, pour des motifs honorables et complexes, votre poète aurait assigné, à des époques différentes, des origines diverses : ce qui ne serait point sans exemple. . .

Maladie de larmes, maladie de lectures, après tout il n'importe guère ; Dante devint votre dévot : ceci seulement nous intéresse. Et deux fois, ô Syracusaine, vous êtes directement intervenue dans l'œuvre de son salut : en envoyant Béatrice à Virgile, à la prière de la Vierge, à l'heure où triomphait la louve ; puis en portant dans vos bras, comme une mère son enfant endormi, le poète qui sans votre secours n'aurait pas su graver les falaises escarpées, gardiennes, infranchissables aux corps pesants, de la porte du Purgatoire.

Et naturellement, ô Sainte, vous vous êtes transformée vous aussi en un personnage allégorique : dans la *Divine Comédie* nul ne saurait se soustraire à un pareil honneur. Sans cesser d'être la martyre de Syracuse, vous êtes devenue le symbole de la Grâce qui illumine l'âme humaine : « Dante veut vous représenter la Grâce illuminante, écrivait Francesco da Buti, et pour cela il la nomme Lucie, comme s'il disait lumière qui illumine l'intelligence sur ce qu'il faut faire » (3).

Je ne vous cache point d'ailleurs que les commentateurs modernes ont découvert d'autres explications de votre rôle, sur lesquelles ils ne s'entendent qu'imparfaitement. Mais les querelles des dantologues ne sont que trop souvent poussières négligeables et vaines ratiocinations : c'est du Paradis surtout que l'on doit mépriser ces exercices ! (4) Les vieux commentateurs sont d'accord, et cela nous suffit : avec eux nous vous saluons, ô Lucie aimée de Dante, Vierge de la divine Lumière !

Et nous venons bien humblement, en ce jour anniversaire de votre martyre où vous avez défié Paschasius, vous rappeler que le drame de la *Divine Comédie* est éternel et que Dante, pèlerin mystique de l'outre-tombe, n'y est lui-même qu'un symbole : le symbole de l'humanité tout entière, que son œuvre sublime avait pour but d'arracher à l'état de misère pour la conduire à l'état de bonheur : « *Finis totius et partis est removere viventes in hac vita de statu miseriae, et perducere ad statum felicitatis* » (5).

O Syracusaine, à nous les hommes d'aujourd'hui qui « vivons en cette vie », daignez accorder cette même protection que vous avez accordée au Florentin, surtout pendant la Semaine Sainte de l'année jubilaire : si les yeux de notre corps sont malades, guérissez-les, — c'est une chose si douce que la lumière ; — mais les yeux de notre âme sont toujours malades : soyez, ô Lucie, notre Lumière ; illuminez les ténèbres où nous nous agitions misérablement.

Elle est encore là autour de nous, elle est là, toujours menaçante, la « forêt obscure » : il suffit d'une défaillance pour que les meilleurs s'y égarent, comme Dante Alighi-ri. Quant à la plupart d'entre nous, hélas. . . mais nous y sommes déjà, et bien fourvoyés ! « Comme la forêt est un lieu inculte, plein d'embûches, réceptacle de bêtes féroces qui attaquent l'homme de diverses manières, ainsi dans cette vie sauvage il y a différents genres de vices qui exercent leur fureur pour la ruine des âmes et des corps. . . Et Dante l'appelle obscure à cause de l'ignorance et du péché, qui aveuglent et obscurcissent, et font chercher les ténèbres, parce que celui qui agit mal hait la lumière » (6).

Dans l'ignorance et dans le péché, nous sentons que chaque jour nous

(1) *Paradis*, XXXII, 136-138.

(2) GEORGES GOYAU, *Sainte Lucie*, dans la collection *L'Art et les Saints*, p. 26, Paris, s. d. — C'est aussi à ce savant et aimable petit livre que j'ai emprunté la citation de Gottofredo da Bussero, *ibid.*

(3) *Vita nuova*, XIII.

(4) Au Monastère Majeur de Milan.

(5) *Vita nuova*, XL. — « Et ils (mes yeux) sont ainsi faits qu'ils semblent deux désirs de pleurer et de montrer de la douleur, et souvent ils pleurent tant qu'Amour les ceint de la couronne des martyrs. »

(6) *Purgatoire*, XXXI, 55-60.

(1) *Vita nuova*, *loc. cit.*

(2) *Convivio*, III, 9.

(3) Cité par G. A. SCARTAZZINI, *Enciclopedia dantesca*, I, p. 1160, Milan, 1899 ; Francesco da Buti est un commentateur de la *Comédie* qui écrivait vers la fin du XIV^e siècle.

(4) L'étude la plus complète sur le personnage et le symbolisme de sainte Lucie dans la *Divine Comédie* est celle de E. MOORE, dans *Studies in Dante*, IV, p. 235, Oxford, 1917.

(5) Lettre de Dante à Can Grande, 15.

(6) Benvenuto d'Imola, le plus célèbre des commentateurs du XIII^e siècle ; G. A. SCARTAZZINI, *livre cité*, II, p. 178r.

SALLE DE L'UNION COLONIALE, 34, RUE DE STASSART, BRUXELLES

LES GRANDES CONFÉRENCES CATHOLIQUES

SOUS LES AUSPICES DE

SON EMINENCE LE CARDINAL MERCIER

CINQUIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver à la tribune des Grandes Conférences Catholiques :

- M. LEON BERARD, Ministre de l'Instruction Publique en France,
 LE GENERAL GOURAUD, Gouverneur militaire de Paris, (14 décembre),
 M. MAURICE PALEOLOGUE, ancien ambassadeur de France en Russie, (fin mars),
 M. BRAND-WHITLOCK, ancien ambassadeur des États-Unis à Bruxelles,
 M. HENRI BORDEAUX, de l'Académie Française, (28 janvier),
 M. MAURICE DONNAY, de l'Académie Française, (25 novembre),
 M. ANDRE LEFEVRE, Député, ancien Ministre de la Guerre, (8 janvier),
 M. G. K. CHESTERTON, (5 février),
 M. GONZAGUE DE REYNOLD, de l'Université de Berne, délégué de la Suisse à la Société des Nations, (15 janvier),
 M. LOUIS MADELIN, (21 décembre),
 M. JACQUES BAINVILLE, (8 avril),
 REVEREND PERE MARTIN, (12 février),
 MM. JEROME et JEAN THARAUD, (4 mars),
 M. ANDRE BELLESSORT, (1 avril),
 M. ANTOINE REDIER, directeur de la « Revue Française », (30 novembre),
 M. HENRI GHEON, (7 décembre).

La cinquième conférence aura lieu le VENDREDI 21 DÉCEMBRE, par M. LOUIS MADELIN :

UN HUSSARD ROI : MURAT

Prix de l'abonnement à la série des seize conférences : 65 FRANCS (plus 2 fr. de location)
Carte d'entrée à une conférence : 10 francs

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison LAUWEREYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : 38, BOULEVARD BOTANIQUE, Tél. : 29945

nous enfonçons un peu plus : nous sommes tout semblables à ce voyageur de l'an de grâce 1300 qui avait perdu la voie droite,

Nel mezzo del cammin di nostra vita (1).

Et si d'aventure nous réussissons à échapper aux affres et aux angoisses de ce lieu redoutable, si nous essayons, nous fiant à nos propres forces, de gravir, d'un pied assuré, la colline de la vie vertueuse, le *diletto monte*, trois animaux vont à nous aussi barrer impitoyablement la route.

La *lonza*, le lion, la louve... Nos passions ! Elles ont revêtu aujourd'hui des peaux de bêtes féroces ; mais sous ce déguisement, qui ne leur messied pas, nous les reconnaissons bien : les trois vices qui sont le principe et la racine de tous les autres vices, la luxure, l'orgueil, la cupidité ; nommons-les encore avec l'Apôtre saint Jean, « la concupiscence de la chair, la superbe de la vie, la concupiscence des yeux », à quoi se ramène « tout ce qui est dans le monde, qui n'est pas du Père mais est du monde » (2).

Laquelle des trois bêtes triomphera de nous et nous rejettera à l'abîme ? Il n'importe guère. Les jeunes gens cèdent à la *lonza*, et c'est le plus souvent la louve qui fait reculer les vieillards. Mais l'une ou l'autre, si nous sommes abandonnés à nous-mêmes, nous abattra certainement sous ses griffes ; et nous n'aurons entrevu la délivrance que pour connaître une plus dure servitude...

Au jeu dominateur de nos passions six siècles n'ont rien changé. Dans l'âme de Dante, c'est son âme misérable que sent palpiter chacun de nous, c'est son âme vaincue qu'il entend gémir.

La puissance de la louve ne s'est pas affaiblie ; et c'est toujours la cupidité qui gouverne le monde. Les éclats de la malédiction dantesque (3) n'ont pas besoin d'être assourdis... Peut-être la richesse procure-t-elle de nouvelles jouissances et des plaisirs plus raffinés ; peut-être la chasse à l'or exige-t-elle une habileté plus grande et un outillage moins rudimentaire ; mais notre ruée est plus âpre et notre lutte plus implacable ! Il n'est vraiment qu'une seule différence sensible, des hommes d'aujourd'hui aux contemporains de Dante : l'hypocrisie s'est beaucoup perfectionnée ; ce progrès-là est incontestable... Et le nombre des clients de la sixième bolge infernale a dû considérablement augmenter depuis le XIV^e siècle ! (4)

Illuminez notre âme, ô Syracusaine, ô Vierge de la Lumière. Soyez, pour nous aussi, la messagère de la Très Miséricordieuse. Et si nous ne pouvons échapper à la « forêt obscure » qu'en passant par l'Enfer et par le Purgatoire, envoyez-nous Béatrice et cherchez-nous un Virgile ; dégagez notre raison du joug avilissant des passions, pour que nous suivions la route qu'elle saura alors nous montrer. Et quand l'heure sera venue à la raison de nous dire : « Tu as vu, mon fils, le feu qui ne dure qu'un temps et le feu éternel, et te voici arrivé en un lieu où par moi-même je ne discerne pas plus outre » (5), faites que la Révélation nous prenne à ce moment sous sa garde, et nous conduise à notre véritable demeure par les voies mystérieuses qu'il a été donné à Dante de parcourir.

Puis, s'il nous arrive de nous endormir, accablés de fatigue, au pied des rocs abrupts que nous ne pouvons escalader, prenez-nous dans vos bras de ce geste maternel que nous avons tant aimé en vous, et portez-nous jusqu'au seuil sacré où notre destinée heureuse sera irrévocablement fixée.

Au magistrat impérial qui vous menaçait des verges, des tortures, du déshonneur, vous avez répondu, ô frère Syracusaine, que l'Esprit Saint, l'Esprit de Lumière, vit dans les âmes des justes ; et vous avez jeté un défi à la puissance de ses bourreaux.

Et quand un coup d'épée vous a apporté enfin votre couronne sanglante de martyr, un dernier symbole de lumière a marqué votre glorieuse entrée au Paradis : c'était à cette époque précise de l'année où vont augmenter les jours et où le soleil, commençant à nous prolonger sa présence, annonce timidement les futurs étés.

(1) *Enfer*, I, 1. « Dans le milieu du chemin de notre vie ».

(2) *I Jean*, II, 16. — Le symbolisme des trois animaux indiqué ici est celui des anciens commentateurs ; les modernes ont torturé, sans pitié et sans résultat, ces malheureuses bêtes.

(3) *Purgatoire*, XX, 10-15.

(4) *Enfer*, XXIII. Cette bolge est celle des hypocrites.

(5) *Purgatoire*, XXVII, 127-129.

Les proverbes de nos ancêtres sont venus, encore une fois, unir votre nom au souvenir de la douce lumière :

*A la sainte Luce,
Le jour croist du sault d'une puce.*

Voilà, certes, qui n'a rien de comparable au génial hommage de Dante, votre dévot serviteur. Nous ne trouvons plus ici qu'un proverbe familier du bon vieux peuple de France, qui n'aime point les ténèbres et qui cherche à exprimer, par une rime pittoresque, sa joie de voir allonger les jours...

Et cependant n'est-ce point encore là, sous la forme la plus naïve, un hommage rendu à votre puissance, ô Syracusaine, dispensatrice de la Lumière, que nous venons prier d'illuminer notre âme, en ce jour anniversaire de votre mort sanglante et triomphale ?...

ALEXANDRE MASSERON.



L'État ouvrier chrétien (1)

Son organisation ; la Ligue nationale des travailleurs chrétiens de Belgique

ÉTAT DE LA QUESTION.

L'existence au sein de la société d'une classe d'ouvriers manuels est aussi ancienne que la civilisation. C'est une conséquence nécessaire et naturelle de la division du travail.

Vouloir réaliser l'égalité entre les hommes en imposant à tous et au même degré l'obligation du travail manuel, revient à détruire la civilisation elle-même.

De tout temps le fait d'être forcé de vivre du travail de ses mains a été considéré par l'opinion publique comme une raison d'infériorité sociale. Je dis : « par l'opinion publique » : en effet, ce préjugé est commun à tous les hommes, sans distinction de classe. Les privilégiés de la fortune échappant à l'obligation du travail manuel estiment qu'ils ont droit à des privilèges en vertu de leur situation sociale supérieure ; ils prétendent garder le monopole de la direction des affaires publiques.

D'autre part, les ouvriers manuels acceptent que la nature de leur travail est une diminution sociale et croient s'élever dans la société à mesure que leur existence devient plus indépendante du travail de leurs mains.

Malgré tous les progrès de la civilisation, l'opinion publique contemporaine dans son ensemble, n'est pas encore parvenue à se dégager de ce préjugé social.

Les conditions précaires du travail manuel, l'infériorité sociale de la classe des travailleurs, ont été la cause des misères matérielles et morales dont souffrent les ouvriers. Toutefois l'existence de ces misères n'est pas une note caractéristique de notre époque : sans doute les ouvriers ont subi de dures souffrances sous le régime de l'industrie contemporaine, mais les ouvriers étaient infiniment plus misérables sous le régime de l'esclavage ; ils ont subi sous la féodalité les conditions pénibles du servage, ils ont connu la misère aux temps de l'absolutisme royal.

Et ne croyons pas que les ouvriers réclament pour la première fois contre leur infériorité sociale : ils ne l'ont jamais acceptée et se sont bien souvent soulevés contre elle. Nous citons pour mémoire les jacqueries du moyen âge, la guerre des paysans au XVI^e siècle, les sanglantes représailles ouvrières au temps de la Révolution française.

(1) Conférence donnée à la quatrième Semaine sociale pour Universitaires catholiques.

Il serait tout aussi faux de prétendre que les classes dirigeantes sont restées insensibles aux misères de l'ouvrier.

Sous l'influence du christianisme, les autorités civiles et religieuses, des particuliers favorisés par la fortune, se sont efforcés de soulager ces misères par des institutions de bienfaisance de tous genres ; — l'histoire de la bienfaisance sociale depuis le Christ jusqu'à nos jours est celle d'une lutte opiniâtre et généreuse de la pitié contre la misère.

En conséquence, nous tenons à établir que le fait social particulier à notre époque n'est point l'existence de misères matérielles et morales chez la classe ouvrière ; ces misères existent depuis longtemps. Ce n'est point non plus la reconnaissance par la classe dirigeante de la nécessité d'y porter remède : cette nécessité a été reconnue par toute la civilisation chrétienne. Mais il s'est produit dans la classe ouvrière elle-même un phénomène social qui caractérise notre époque.

Les ouvriers manuels ont pris conscience de l'injustice de leur infériorité sociale, parce qu'ils ont pris conscience de la dignité du travail manuel et de son importance dans la vie et le développement de la société.

Et de plus, ils se sont rendu compte qu'ils disposent eux-mêmes de tous les moyens nécessaires pour obtenir justice. Ils ont en mains une arme redoutable : celle de leur masse. Jusqu'ici ils n'avaient pas su manier cette arme, par défaut de développement intellectuel, de moyens financiers, de directives efficaces et de chefs capables. Mais tous ces défauts peuvent se corriger par une organisation rationnelle.

Dès lors la classe ouvrière sait qu'elle ne doit pas se contenter de faire appel à la charité ou à la bienveillance de concitoyens mieux favorisés par la fortune, mais qu'elle peut s'appuyer sur l'organisation de ses propres ressources. Elle ne doit point s'arrêter au soulagement passager de misères dont la cause profonde continue à exister, mais peut exiger de la société, au même titre que les autres classes et au même rang que celles-ci, l'importance sociale qui lui revient.

Je ne discute pas en ce moment le bien-fondé de toutes les revendications ouvrières, mais je constate ce fait : l'organisation consciente par les ouvriers des forces de la classe ouvrière en vue de son relèvement social.

Il existe en Belgique deux organisations de la classe ouvrière : l'organisation chrétienne et l'organisation socialiste. Nous ne citons que pour mémoire les organisations ouvrières libérales et celles qui s'intitulent neutres.

Les premières n'ont qu'une existence purement théorique, et leur influence sur la classe ouvrière est nulle. Les autres ne sont qu'un camouflage plus ou moins habile d'organisations socialistes.

En fait, la classe ouvrière belge est organisée d'après un double courant d'idées : les idées chrétiennes et les idées socialistes. Par la force même des choses les deux organisations présentent entre elles de nombreuses analogies : toutes deux prétendent relever la classe ouvrière, toutes deux se servent de moyens d'action qui, s'adressant à la même classe d'hommes et visant au même but, doivent inévitablement présenter des similitudes.

Mais les principes qui sont à la base de ces deux organisations et le terme de leur action sociale s'opposent d'une façon irréductible. Quant aux principes : les ouvriers chrétiens reconnaissent la loi souveraine du Christ, les droits de toutes les classes sociales, le respect nécessaire de l'ordre dans la paix ; les socialistes proclament la négation de toute loi divine, la lutte des classes, l'appel nécessaire à la violence. Le terme de l'organisation chrétienne, c'est le relèvement de la classe ouvrière en fonction du bien commun ; le terme de l'organisation socialiste est la dictature du prolétariat au profit d'une seule classe de la société.

Je n'ai point reçu pour mission de vous faire une étude de l'organisation socialiste ; je vous engage cependant à le faire d'une façon impartiale et objective ; vous vous rendrez compte bien mieux que par des études théoriques du danger social qui menace notre pays. Mais je m'efforcerais, autant que le permettent les limites de cette conférence, de vous faire connaître l'organisation de l'Etat ouvrier chrétien en Belgique.

LES ŒUVRES.

Vous connaissez le but de l'organisation ouvrière chrétienne : le relèvement économique, intellectuel et moral de la classe ouvrière d'après les principes du christianisme, en vue du bien commun.

« Organiser » signifie déterminer et coordonner les moyens efficaces en vue d'un but défini à atteindre.

Par conséquent, si l'organisation ouvrière veut atteindre son but elle doit disposer d'œuvres économiques, intellectuelles et morales. Ces œuvres doivent être efficacement dirigées vers ce but, et dans l'action doivent être coordonnées entre elles.

Les ouvriers chrétiens ont fondé :

1° Des œuvres économiques, visant à relever la situation matérielle de l'ouvrier : syndicats groupant les ouvriers d'une même profession en vue de leur assurer un salaire suffisant et des conditions de travail convenables ; assurances sociales garantissant l'ouvrier contre les risques de la vie ; coopératives augmentant le pouvoir d'achat du salaire ; caisses d'épargne et banques populaires, faisant fructifier les épargnes de l'ouvrier au mieux de ses intérêts ;

2° Des œuvres assurant le développement intellectuel de la classe ouvrière : et d'abord, celles qui tendent à former une élite qui puisse diriger l'action ouvrière : les cercles d'étude, les écoles sociales régionales, les écoles sociales supérieures pour hommes et pour femmes ;

Ensuite les œuvres qui tendent à la formation de la masse : la presse sociale, les conférences, les bibliothèques, les salles de lecture ;

3° Des œuvres qui ont pour but la formation morale de la classe ouvrière. Il faut que les ouvriers deviennent et de meilleurs citoyens et de meilleurs chrétiens. Dans ce but l'Etat ouvrier chrétien a organisé des œuvres qui relèvent le goût artistique chez l'ouvrier : sociétés de gymnastes, sociétés dramatiques et musicales, représentations artistiques ; des organisations politiques qui assurent aux ouvriers une meilleure compréhension de la vie publique et une représentation équitable dans tous les organismes qui dirigent la société : dans les Conseils communaux et provinciaux, à la Chambre et au Sénat.

Enfin une série d'œuvres qui développent la vie religieuse : cercles d'apologétique, retraites ouvrières, manifestations religieuses publiques.

Chacune de ces œuvres mériterait une étude spéciale ; je ne puis que vous les indiquer. Cette nomenclature est insuffisante pour vous faire connaître l'organisation de chacune d'elles, et la façon dont elles agissent pour assurer le relèvement de l'ouvrier. Mais elle vous fera comprendre la complexité des problèmes que doivent résoudre les dirigeants des œuvres sociales.

Il ne suffit point d'ailleurs de créer ces œuvres, encore faut-il que toutes soient basées sur les mêmes principes et dirigées vers le même but. Il faut de plus qu'elles soient coordonnées entre elles de façon à se soutenir mutuellement et à former une force réelle par un groupement efficace.

Je voudrais insister d'une façon spéciale sur cette dernière considération, car elle a inspiré toute une série d'efforts qui ont abouti à la constitution de la Ligue Nationale des Travailleurs Chrétiens.

Un des grands défauts de notre organisation sociale chrétienne a été dans le passé, et est encore à l'heure actuelle dans une certaine mesure, le défaut de cohésion entre nos œuvres sociales. Sans doute ces œuvres étaient nombreuses ; il est incontestable que les catholiques belges ont créé dans toutes les parties du pays des œuvres ouvrières de tous genres et que plusieurs d'entre elles ont atteint un développement remarquable.

Mais l'effet utile de ces efforts a été considérablement diminué par un défaut d'unité dans la direction et d'entente dans l'exécution.

Chaque groupement syndical exerçait son action d'après les idées personnelles de ses dirigeants ; les mutualités, les coopératives, les patronages faisaient de même. Il en est résulté une perte d'efforts, de temps et d'argent dont l'action sociale catholique a lourdement souffert.

Les dirigeants de nos œuvres sociales ont eu conscience de ces défauts ; à plusieurs reprises ils ont tâché d'y remédier.

Le premier effort a été fait par les mutualités qui ont créé l'Alliance Nationale de la Fédération des mutualités chrétiennes. Les Syndicats chrétiens ont unifié leur action en fondant la Confédération des Syndicats chrétiens de Belgique.

Dès son origine, le mouvement féminin chrétien a compris que son action dans la classe ouvrière serait inefficace si elle ne réalisait pas une centralisation rationnelle de ses œuvres ; elle a atteint ce but par le Secrétariat général des œuvres féminines ouvrières de Belgique.

Ces organisations ont corrigé une partie des maux dont souffrait le mouvement social chrétien. Mais si elles sont parvenues à établir l'unité, chacune dans sa sphère, elles n'ont pas donné à l'ensemble du mouvement cette unité de direction générale qui est la condition essentielle de sa force.

En 1891, la Ligue démocratique de Belgique s'est efforcée de créer un lien entre nos œuvres sociales chrétiennes.

Elle a constitué un bureau central où étaient représentées toutes les œuvres ouvrières. La Ligue démocratique a rendu des services immenses au pays et à la cause ouvrière chrétienne. Grâce à son action, la doctrine démocratique chrétienne a pris corps en Belgique, et a inspiré l'ensemble des œuvres sociales chrétiennes, — il n'en est pas moins vrai qu'elle n'a pas remédié au manque d'entente dont souffraient nos œuvres.

En effet, l'influence de la Ligue était purement morale ; les organisations adhérentes n'avaient aucune obligation de suivre les directives données ; cette liberté absolue laissée aux dirigeants des différentes œuvres est spécialement dangereuse en Belgique où le particularisme a tant d'influence.

Après l'armistice, devant le danger immense que tous les hommes d'ordre devaient constater : danger de voir la Belgique livrée sans défense au socialisme révolutionnaire, les dirigeants du mouvement ouvrier chrétien ont compris la nécessité d'une organisation plus stable, assurant d'après des statuts acceptés, et l'unité de direction, et la coordination des efforts. C'est l'idée fondamentale qui inspire la Ligue Nationale des Travailleurs Chrétiens.

LA LIGUE NATIONALE DES TRAVAILLEURS CHRÉTIENS DE BELGIQUE.

Le but de la Ligue des Travailleurs est nettement défini par ses statuts : elle veut promouvoir et défendre les intérêts généraux de l'Etat ouvrier chrétien, et réaliser sur la base de la démocratie chrétienne, les réformes sociales nécessaires. Pour atteindre ce but, elle veut assurer à toutes les organisations de l'Etat ouvrier chrétien une unité dans la direction générale et une coordination dans l'action.

La forme d'organisation de la Ligue des Travailleurs s'est inspirée des principes suivants : il faut centraliser la direction, mais pour rendre l'action efficace il faut tenir compte des circonstances concrètes de vie de la classe ouvrière en Belgique. Une organisation centrale peut assurer une direction générale, mais il lui est impossible d'atteindre l'ouvrier d'une façon efficace et d'après ses nécessités réelles. Donc l'exécution des décisions prises par une autorité centrale doit être confiée en tout premier lieu à une organisation locale qui, elle, est au courant des conditions de vie de l'ouvrier, et peut seule juger des moyens à employer.

C'est ainsi qu'à la base de l'organisation des ligues de travailleurs chrétiens se trouvent les ligues locales.

Celles-ci groupent tous les membres de la classe ouvrière des deux sexes affiliés à une organisation quelconque : syndicat, mutualité, coopérative, ou autres.

Le conseil central de la ligue est formé par les représentants des organisations ouvrières ; ce conseil central doit être le centre de vie de la ligue locale ; c'est lui qui doit maintenir le contact entre les diverses œuvres sociales chrétiennes, qui doit assurer leur coordination mutuelle, qui doit fonder les œuvres nouvelles, soutenir celles dont l'existence est en danger, prendre les mesures nécessaires pour réaliser dans la localité le relèvement social de la classe ouvrière.

Mais, en dehors de sa commune, l'ouvrier a des intérêts plus généraux : ce sont ceux de la région qu'il habite. Ces régions sont représentées d'une façon approximative mais très réelle par les arrondissements administratifs de la Belgique. De là la nécessité de grouper les ligues locales en ligues d'arrondissement. C'est la seconde phase d'organisation.

Les ligues d'arrondissement coordonnent les efforts des ligues locales et veillent à la constitution de ces ligues dans les localités où le mouvement ouvrier chrétien n'a pas encore pris naissance, et en même temps elles défendent les intérêts généraux des ouvriers dans l'arrondissement.

La troisième phase d'organisation, c'est la ligue provinciale. Nos provinces belges ne sont pas des créations fictives ; elles répondent à des situations historiques et leur division est basée sur des diversités réelles. La ligue provinciale est la fédération de toutes les ligues d'arrondissement. Elle établit le lien entre elles et défend les intérêts des ouvriers dans toutes les questions intéressant la province.

Enfin le quatrième stade d'organisation est la Ligue Nationale des Travailleurs Chrétiens, qui est formée par la fédération de toutes les ligues provinciales.

C'est elle qui est le centre de la vie ouvrière en Belgique. Son conseil

central, formé par les représentants des ligues provinciales et des grandes organisations nationales : mutualités, syndicats, ligues féminines, prend en mains la direction générale de la classe ouvrière chrétienne, assure son unité dans le pays, et son influence.

Telles sont les grandes lignes de l'organisation de la Ligue nationale des travailleurs chrétiens de Belgique.

LES RÉSULTATS.

La Ligue nationale a repris l'œuvre commencée par la Ligue démocratique en l'adaptant aux nécessités actuelles.

Fondée le 17 juillet 1921, elle a travaillé pendant deux ans à la création des cadres de son organisation et à l'extension de son influence.

Elle a fondé six ligues provinciales, trente et une ligues d'arrondissement, et plusieurs centaines de ligues locales dans la plupart des communes importantes de Belgique.

Le 8 juillet 1923, elle a définitivement établi ses statuts. Un premier recensement du nombre de nos membres, — recensement encore bien incomplet — nous donne un total de plus de cent cinquante mille membres affiliés.

Les directives de la Ligue sont exposées et défendues dans la presse par trois journaux quotidiens : *De Tijd*, édité à Bruxelles ; *Het Volk*, de Gand ; *Le Pays Wallon*, de Charleroi et son édition liégeoise, *Le Pays*. De plus, dix journaux hebdomadaires, dont le tirage réuni dépasse deux cent mille exemplaires, propagent ses idées dans toutes les régions de la Belgique.

Nous sommes heureux de signaler le succès grandissant de la publication bi mensuelle *La Voix du Peuple*, éditée à Namur pour la province de Namur et l'arrondissement de Nivelles. En quelques mois *La Voix du Peuple* a vu son tirage monter à plus de dix mille exemplaires.

Les dirigeants du mouvement féminin ont créé deux organes mensuels : *La Ligue des Femmes* et *Vrouwengilde*, qui défendent avec vaillance les principes de la démocratie chrétienne parmi nos ouvrières.

La Ligue des travailleurs est représentée à la Chambre par le groupe démocratique qui compte vingt et un membres, et au Sénat par douze membres. Elle a ses représentants directs dans quatre conseils provinciaux et dans plus de trois cents conseils communaux.

Nous avons traversé la période la plus difficile : celle de l'organisation ; mais déjà les résultats acquis sont des plus consolants. L'Etat ouvrier chrétien n'est plus un idéal qu'il faut atteindre, c'est une réalité vivante et agissante, dont l'action se fait sentir d'une façon efficace.

Je vous ai donné un aperçu de notre organisation ouvrière. Le cadre de cette conférence m'a forcé d'être bref et de ne vous indiquer que les lignes générales.

Je tiens à vous dire que notre œuvre n'est point parfaite. Les dirigeants du mouvement ouvrier chrétien plus que tous autres en connaissent les lacunes et les déplorent ; nous avons évidemment commis des erreurs et des fautes ; il est très vraisemblable que nous en commettrons encore.

Notre mouvement est jeune ; il est exposé à toutes les erreurs d'un début. Nous sommes par la force des choses une organisation de lutte et nous sommes exposés, parfois à dépasser la mesure, d'autres fois à être mal compris.

Toutes les critiques sont les bienvenues ; mais elles doivent être faites en connaissance de cause et tendre non pas à détruire une œuvre nécessaire, mais à en corriger les défauts, pour renforcer son action. Nous serions déraisonnables de ne pas accepter ces critiques, mais nous avons le droit de nous révolter contre une condamnation sans examen.

Je vous laisse, pour finir, quelques considérations que je ne puis développer, mais que vous pourrez utilement méditer. Vous connaissez la parabole du Christ, où Il compare l'action de sa parole divine à celle du levain : il suffit de bien peu de levain pour faire lever une masse de pâte, et de même il suffit d'une parole divine pour transformer l'humanité. Or, dès le début de son action, le Christ a jeté dans l'humanité cette parole qui devait transformer le monde : « Vous êtes tous les fils de Dieu », parole commentée par l'Apôtre saint Paul en ces termes : « Il n'y a parmi vous ni maîtres ni esclaves, ni riches ni pauvres ; vous êtes tous les enfants du même Père ».

Et cette parole a travaillé l'humanité comme le levain travaillé

la pâte. Elle a fait tomber l'une après l'autre toutes les barrières sociales dressées entre les hommes par l'orgueil et la richesse. Sous l'influence de la parole divine l'humanité marche vers l'égalité. L'égalité voulue par le Christ ce n'est point le nivellement aveugle par la destruction de toute supériorité, mais le respect de la dignité humaine chez tous les hommes quelle que soit leur situation sociale.

Au cours de l'histoire cette marche ascendante de l'humanité ne s'est pas continuée sans luttes parfois pénibles : le Tiers Etat, aux temps de la Révolution française n'est parvenu à faire tomber les privilèges de la noblesse que par une révolution sanglante en France et par une agitation profonde dans tous les pays civilisés. A l'heure actuelle, le Quatrième Etat, — celui des ouvriers, — ne prendra sa place au soleil qu'après des modifications sociales qui peuvent être un danger pour l'ordre et la paix. En Russie, la classe ouvrière a voulu conquérir ses droits par la révolution la plus sanglante dont l'histoire fasse mention. L'écho de ce mouvement populaire a secoué tous les pays, et tous les gouvernements sans exception sont forcés de prendre des mesures de défense pour sauvegarder la paix publique.

Tout spécialement pour nous, en Belgique, le problème se pose d'une façon angoissante. Depuis trente ans le socialisme belge a préparé le terrain pour le bolchevisme russe ; depuis trente ans il enseigne à l'ouvrier, et la lutte des classes et la nécessité de la violence. Or il

restera éternellement vrai que celui qui sème le vent récolte la tempête.

On vous a dit que les organisations socialistes voient diminuer le nombre de leurs membres effectifs. C'est vrai, mais ce que perd le socialisme est gagné par le communisme, serviteur fidèle de l'Internationale de Moscou.

Quel sera l'avenir social de notre pays ? Pourrons-nous par une sage évolution donner à la classe ouvrière ses droits légitimes ? En toute vérité, l'avenir est entre les mains des catholiques belges. S'ils s'obstinent par un conservatisme étroit à garder les cadres d'une société qui ne répond plus à notre stade de civilisation, ils pourront empêcher peut-être pendant quelque temps les réformes nécessaires, mais les transformations sociales se feront malgré tout et malgré eux, et se feront hélas ! en dehors des principes catholiques, les seuls qui puissent sauver la paix dans l'ordre.

Mais nous avons confiance dans l'esprit de justice et dans la clairvoyance politique et sociale de nos hommes d'œuvres catholiques ; ils comprendront les nécessités de l'heure présente, et les obligations qui leur sont imposées par leur conscience de chrétiens.

LOUIS COLENS.

Secrétaire général et conseiller moral de la Ligue Nationale des Travailleurs Chrétiens.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La renaissance catholique dans l'art.

Nous avons eu la bonne fortune d'entendre deux chefs de file de la Renaissance catholique dans l'Art théâtral et dans la peinture, HENRI GHÉON, à la tribune des Grandes Conférences Catholiques, MAURICE DENIS à la tribune de l'Institut philosophique de Louvain, et nous ne pouvons qu'applaudir à la hauteur de leur idéal, à la générosité de leurs desseins. Ils sont frères par la pensée, ils poursuivent, chacun dans son domaine, le même but : mettre au service de l'idée catholique toutes les ressources de la technique moderne, l'adapter aux exigences de l'heure présente par la rénovation du théâtre et de la peinture religieuse. L'un et l'autre se rattachent à cette vaste renaissance catholique qui se fait jour dans la musique destinée à l'Église, dans la littérature enfin écrite par des chrétiens qui ne dissimulent plus leur foi, dans toutes les branches de l'activité artistique.

Il y a une musique sacrée, grégorienne ou polyphonique, il y a une littérature, romans, poèmes, d'accent catholique, il y a un théâtre chrétien, il y a une peinture religieuse, bref il y a un art d'Église, défini par son objet et par son inspiration. Le sanctuaire a trouvé des artistes pour le construire, l'orner, l'embellir, le munir de tout ce que réclame le culte ; l'Évangile a trouvé des artistes pour le chanter, pour le faire revivre, pour le traduire à l'imagination et à la sensibilité.

Libre à nous de critiquer leurs œuvres, de discuter leurs procédés et leur esthétique, nous n'entendons pas marchander notre admiration à leur noble dessein.

Ne m'objectez pas que le dallage de l'Erèbe lui-même est incrusté de bonnes intentions, nous sommes en présence de réalisations qui commandent le respect et la sympathie.

Henri Ghéon, frappé de l'ignoble décadence dans laquelle s'enlise la scène contemporaine, a conçu le dessein de la relever en ramenant le théâtre à sa source. Comme dans la Grèce antique, où la tragédie est sortie du dithyrambe sacré, le drame et la comédie sont issus en France de ce prolongement de la liturgie qui s'appelait : *mystères* et *miracles*. Chez la plupart des peuples, le théâtre est né du culte. Est-il surprenant qu'il en fût ainsi chez le peuple chrétien ? La messe déjà

n'est-elle pas d'un bout à l'autre action et dialogue ? Notre liturgie appauvrie n'a-t-elle pas conservé des débris de drame merveilleux, par exemple, la mise en scène pathétique du dimanche des Rameaux, le chant de la Passion à trois voix distinctes ? Il y a huit ou neuf siècles, dans l'église même, au milieu des offices, puis sous le porche, c'est par des représentations directes que l'histoire de Jésus-Christ était évoquée sous les yeux des spectateurs édifés et charmés. L'église alors n'était pas seulement la maison de Dieu, mais le domicile du peuple, comme l'a dit Michelet, et presque le seul foyer de sa vie intellectuelle et morale. Aussi, par une évolution nécessaire, inéluctable, le drame liturgique joué d'abord par les prêtres, en latin, se sécularisa en *mystère* ou *miracle*, joué dans le parvis, en langue vulgaire, par des sociétés laïques et bourgeoises. A l'époque de l'émancipation communale et du grand mouvement corporatif, au milieu du XIII^e siècle, les *puys*, confréries demi-dévotes, demi-littéraires recueillirent cet héritage et ce n'est qu'à la fin du siècle suivant qu'ils se désintéressèrent des représentations du genre sérieux pour se borner aux *moralités* et aux *farces*. L'élément comique d'ailleurs n'était pas absent des mystères eux-mêmes, au moins à titre épisodique et jeté là comme une broderie sur un fond grave.

De tout ce théâtre du moyen âge il nous reste bien peu de chose : mystères et miracles n'ont pas vécu parce qu'ils étaient mal écrits. Ce genre a péri dans son germe avant d'être évolué. Pourquoi donc Henri Ghéon et son école ont-ils entrepris de le rénover ? C'est qu'à défaut de tout autre mérite, il n'avait rien de factice ou d'emprunté, il était vraiment national, plongeait ses racines dans les mœurs, dans les croyances unanimes du peuple qui l'avait spontanément créé. Curieuse constatation souvent faite, notamment par Petit de Julleville, ce théâtre tombé sous les coups des adorateurs de l'antiquité, à la Renaissance, s'apparentait de plus près au drame grec que le théâtre classique, qui l'a dépossédé et détruit au nom des Grecs ! Il célébrait en effet la divinité, les saints, les martyrs, comme l'autre les dieux, et les demi-dieux.

Ce qui ravit aussi Ghéon dans les vieux mystères, c'est leur *merveilleux*, l'élément surnaturel dans lequel l'action se meut et qui se mêle à toute la trame, tout au rebours de la scène classique, toujours raisonnable et raisonneuse et ne tolérant que par exception l'emploi de moyens surhumains.

Partant de là, voici l'œuvre tentée par le rénovateur ; l'art théâtral étant par définition un art *social*, né de la religion, au sein de la société

religieuse, ouvert à tous et non réservé à une élite, il ne peut être relevé qu'en rétablissant la communion des spectateurs *fidèles* et du fidèle acteur, conséquemment qu'en redevenant chrétien, car la religion reste le lien social par excellence.

« Il n'y aura de théâtre nouveau, a dit M. Copeau, qu'au moment où l'homme de la salle pourra murmurer les paroles de l'homme de la scène en même temps que lui et du même cœur que lui. » Et donc, que la religion remonte sur la scène, que la foi partagée par acteurs et spectateurs y parle son langage, que les saints, les héros chrétiens, les anges, les êtres surnaturels y paraissent vivants, intéressants, que l'Évangile, la Légende dorée, l'histoire de l'Église, la psychologie catholique aussi fournissent au dramaturge la matière de leurs thèmes inépuisables ! Refaisons mystères et miracles non pas informes, mal bâtis, mais construits selon toutes les règles, enrichis par toutes les ressources de la technique moderne, adaptés à nos goûts. Et que cesse le divorce entre le théâtre et la vie, entre le drame et la conscience, et que cesse le dualisme entre l'homme religieux et l'homme de spectacle, refaisons l'unité par le retour de l'art à la religion !

M. Ghéon a le droit de parler ainsi, car son répertoire déjà considérable parle plus haut encore en faveur de sa thèse que ses plus charmantes conférences. Il ira jusqu'à cent pièces, dit-on, comme Sophocle, mais je ne sais s'il réussira à moderniser avec plus de bonheur l'esprit médiéval qu'il ne l'a fait dans sa farce du *Pendu dépendu*, si amusante, si colorée, ou s'il mettra en scène un mystère mieux agencé, plus harmonieux que *Le Pauvre sous l'escalier* (la Légende de saint Alexis), œuvre étonnamment complexe, pathétique et plaisante, éloquente et lyrique, d'une psychologie profonde et d'une fantaisie shakespearienne.

L'idée catholique informant l'œuvre théâtrale, non pas fade et édulcorée, mais vivante et passionnée, non pas réduite à la sécheresse janséniste, mais pourvue de tous les agréments de la scène moderne : c'est l'essentiel de la formule ghéonienne et tous les gens de goût peuvent s'y rallier.

Pourquoi donc le conférencier n'a-t-il pas illustré sa théorie par quelques spécimens de son répertoire ? Lui, si raffiné et si souple, il nous a parlé comme à l'Académie des Sciences morales et politiques; il avait réservé l'enseignement intuitif à la ville d'Anvers et aux petites villes des Flandres où il moissonna de vifs succès, il avait oublié que dans la capitale même et devant l'auditoire le plus select « si Peau d'âne m'était conté j'y prendrais un plaisir extrême ».

Mais il faut faire crédit au chef incontesté du nouveau théâtre chrétien : sa formule triomphera dans les patronages, dans les sociétés particulières, dans nos collèges et un jour elle débordera sur les grandes scènes.

* * *

M. Henri Davignon avait présenté Henri Ghéon avec sa coutumière élégance et de discrètes louanges. M. le sénateur Braun présenta M. Maurice Denis à Louvain, avec une éloquence émue et une copieuse célébration du maître ; il lui brûla une cassolette de parfums, capiteux à griser une tête moins solide. Ainsi le veut le rite académique et je me suis souvenu de ce passage délicieux du *Zadig* de Voltaire, où, dès que Monseigneur le prince de Médie ouvre la bouche pour parler, le premier chambellan s'écria : « Il va avoir raison ! » et, quand il eut fini de parler, le second chambellan s'écria : « Il a eu raison ! »

*Que son mérite est extrême !
Que de grâces, que de grandeurs !
Ah ! combien Monseigneur
Doit être content de lui-même !*

M. Maurice Denis est un grand seigneur de l'Art, hélas ! il n'est pas pour autant conférencier, sa parole anonante cherche toujours le mot qui toujours le fuit. Qu'importait d'ailleurs son verbe embarrassé, puisque la collection photographique de ses principales œuvres tapisant les murs du grenier gothique de l'Institut témoignait éloquemment en faveur de sa thèse !

Est-ce qu'il y a un art pictural spécifiquement chrétien ? C'est la question préalable qu'il traita en discutant la réponse faite par Verkade — l'élève de Gauguin devenu moine de Beuron — à l'enquête de Louis Dimier dans *l'Action française mensuelle*, en 1912-1913, qui portait sur ce point depuis longtemps controversé. De ce commentaire pas mal compliqué, entrelacé en guillemets, j'ai tiré quant à moi cette conclusion : comme dessin, comme couleur, il n'y a pas d'art chrétien spécifique, mais il y a une sensibilité chrétienne, variable d'ailleurs suivant les époques et les latitudes, et c'est elle qui nous fait discerner

si un tableau est religieux ou ne l'est pas. Mais j'avoue humblement que la pensée subtile du maître m'a échappé.

Seconde question : quel est en peinture le sujet de l'art religieux ? M. Maurice Denis distingue le sujet *intérieur* et le sujet *extérieur*.

Qu'est-ce que le sujet intérieur ? C'est un je ne sais quoi, un indéfinissable, la poésie que l'artiste tire de son *habitus* religieux, ce que Baudelaire appelait « une magie suggestive ». C'est elle qui commande le choix des moyens, c'est elle qui, parmi les ressources communes à l'art religieux et à l'art profane, élit celles qui traduiront les sentiments de l'ordre, de la pitié, de l'admiration, par exemple, c'est une qualité de l'imagination qui a le pouvoir de les suggérer, car il existe des correspondances mystérieuses entre les moyens plastiques et ces sentiments.

L'art, en effet, est un langage suggestif par lequel l'artiste extériorise son sujet intérieur.

Rappelez-vous les symbolistes de 1885 en réaction contre les parnassiens et les réalistes, et précisément le conférencier évoque l'un des *consuls* du symbolisme, Stéphane Mallarmé. Pour celui-ci, sentant l'art impuissant à fixer le réel, à le saisir dans sa fuite éternelle et à l'étreindre, il voulait que le poète se bornât à le faire deviner peu à peu par les mots choisis pour leur valeur musicale, par les symboles, par la découverte de ces correspondances secrètes qui existent entre notre âme et les choses et entre les choses elles-mêmes.

Ainsi se crée l'œuvre d'art dans la pensée de l'artiste. Sous l'impulsion de sa sensibilité religieuse, de son état d'âme religieux, d'où elle jaillit spontanément, son imagination créatrice conçoit une idée, une forme typique, et l'élaborant à l'imitation libre de la nature — l'éternel modèle — engendre un système de tactes, de lignes, de directions, autant de symboles de son verbe intérieur, qui le traduiront, en déformant même la réalité, et suggéreront les émotions dont il s'accompagne.

Contentez-vous de faire du beau, disait Maritain, n'œuvrez pas pour m'imposer des émotions. Je ne vous les impose pas, répliqua Maurice Denis, mais elles résultent de l'œuvre d'art qui les suggère et s'achève en vous.

Le conférencier revendique pour l'artiste le droit de s'affranchir des exigences de la nature et cite avec éloge George Minne et Albert Servaes dont le génie a su briser ces entraves par des déformations suggestives.

Certes, l'œuvre de Minne, pour ne relever que ce nom, méritait l'hommage du maître français ; il y a chez cet artiste une sincérité profonde, une intensité d'expression religieuse incontestable. Son type navré du Christ de douleur est émouvant, ses Vierges de guerre exposées en 1920, à la Galerie Giroux, firent sensation, elles sont réellement tragiques. « Ses fusains sont des actes de foi, a écrit Georges Chabot, nous aurons notre Ruysbroeck du dessin. » Mais, croit-on vraiment que la beauté spirituelle de ces images devait être achetée par certaines gaucheries d'exécution ? Je sais bien qu'on se réclame de Michel-Ange pour justifier ces audaces, mais s'il est vrai que ses chefs-d'œuvre échappent au compas de notre science anatomique, s'il est vrai que ce prodigieux génie a superposé à la nature vraie un monde olympien, comme l'a dit Abel Favre, dans lequel les hommes sont des titans et les femmes des immortelles, c'est en sublimant la nature et non en la violant que ce cerveau de demiurge a fait surgir cette humanité surhumaine, c'est en rejoignant, si je l'ose dire, dans sa création les archétypes du Créateur. Il y a peut-être quelque présomption à se couvrir de Buonarroti.

Le sujet *extérieur* religieux est donné, par le dogme, et doit s'adapter à ses exigences. M. Maurice Denis distingue judicieusement les tableaux religieux, ornements du culte, à l'église, et les tableaux relevant de l'idée religieuse, ressortissant à la prière personnelle, hors de l'église. Il saisit l'occasion de recommander au pinceau des artistes l'Évangile toujours beau, toujours neuf, toujours émouvant, offrant des possibilités infinies de renouvellement, l'Ancien Testament lui-même dont il exalte le lyrisme.

Il demande grâce pour les images peintes ou autrement fabriquées en série, conformes à un dispositif invariable, sorte de *signes* hiératiques, dénués du caractère d'art. Il y a là des nécessités pratiques dont il serait malaisé de s'affranchir et comme un moule inflexible imposé au métier.

Au cours de cette intéressante causerie, le maître a cru devoir, en définissant son attitude, se séparer nettement de ceux qui, en Belgique, d'après lui, prétendent immobiliser l'art chrétien dans le gothique, forme d'art qui est morte et ne peut engendrer que des œuvres mort-nées. Il est regrettable qu'un esprit aussi distingué ait ramassé contre la grande école Saint-Luc cette imputation calomnieuse d'archaïsme

imbécile. Saint-Luc professe que l'art religieux doit être vrai et rejette le bluff et la camélot. Saint-Luc professe que l'art religieux doit s'adapter à notre civilisation et à notre temps, il répudie le plagiat d'œuvres étrangères ou archaïques. Mais, Saint-Luc se fait honneur d'être l'humble serviteur de la religion et n'entend pactiser d'aucune sorte avec la révolution ou le bolchévisme ; il a le respect de la tradition sans laquelle il n'y a pas de progrès possible, il approfondit l'étude de la puissante époque ogivale pour s'en inspirer et non point pour en pasticher les œuvres immortelles et toujours vivantes.

J. SCHYRGENS.



FRANCE

Petite histoire du Combisme (1)

Le lecteur n'est certainement pas sans avoir entendu parler d'Emile Combes qui fut à la tête du gouvernement français de 1902 à 1905. Il est mort depuis plusieurs mois, ce qui permet désormais de parler de lui sans ménagements inutiles.

Malgré ma vive répugnance à user de termes exagérés pour exprimer les choses, je crois bien qu'on peut dire d'Emile Combes qu'il était une sale bête. Et en cela, je ne me risque pas à présumer de ses intentions qui furent peut-être pures. Peut-être, en effet, cet homme était-il sincère et croyait-il faire œuvre bonne en accomplissant les vilaines besognes auxquelles il s'était voué. Mais, sa sincérité ne fait pas ici question. C'est de sa nature qu'il s'agit, et du genre de son activité. Quand on affirme d'un tigre qu'il est sanguinaire et quand on insinue que l'âne ne comprend pas toujours à demi-mot les intentions de son maître, manque-t-on de justice à l'égard d'aucune de ces deux bêtes ? Il faut toujours dire ce qui est, et, spécialement quant aux personnalités historiques, c'est un vain jeu de les flatter pour ménager leurs sectateurs contemporains et de leur refuser les noms d'animaux qu'elles méritent.

Emile Combes avait donc soixante-six ans quand, en 1902, il fut appelé à succéder à Waldeck-Rousseau. C'était une étoile de troisième grandeur dont on n'eût jamais parlé hors de son arrondissement et du Sénat français, s'il n'avait été besoin, en ce moment, d'un monomane capable de mener à bien l'œuvre anticléricale commencée et de tenir la place chaude de Waldeck qu'on ne croyait point parti pour longtemps. Combes avait été, jadis, séminariste, et la majorité radicale savait bien que ce petit vieux détroqué était vraiment l'homme de la situation. Il ne déçut aucunement les sectaires qui gouvernaient alors la France.

Dès le 27 juin, il ferme cent trente-cinq écoles libres. « Les Sœurs avaient un quart d'heure pour faire leurs paquets. On leur disait : « Sortez ! Allez-vous-en ? — Où ! — A votre maison-mère. — Il n'y a plus de train. Nous partirons demain à la première heure. — Sortez ! » Il fallait s'exécuter. Ces saintes filles étaient jetées à la rue... »

Dans un village de la Haute-Saône, un préfet nommé Maringer envoie, contre trois ou quatre femmes, une force imposante composée de son secrétaire général, du sous-préfet, du procureur, de l'inspecteur, du commissaire, du brigadier, des gendarmes et du garde champêtre. Une religieuse pose cette question : « Ne pourrions-nous plus soigner les malades ? » On lui répond en ricanant : « Oui, habillées en laïques ! »

Puis, afin d'avoir les coudees franches, Combes envoie la Chambre en vacances, et, pendant que les députés sont aux champs, il supprime deux mille cinq cents autres écoles et expulse les Lazaristes des grands séminaires.

Quand la Chambre rentre, la droite proteste. Et M. Jonnart saute sur l'occasion de préférer l'une de ces aeries monumentales qui lui ont mérité d'être élu, contre Maurras, à l'Académie française et de représenter la France auprès du Vatican. Il monte donc à la tribune et, brandissant le poing : « Les principaux agents de division et de haine qui désolent notre beau pays, les voilà ! » s'écrie-t-il en désignant les religieux poursuivis.

Chaque fois qu'il en est prié, le Parlement vote les lois qui doivent autoriser, ratifier et, en général, faciliter la tâche de déchristianisation à laquelle Combes travaille d'arrache-pied. Pour présenter les projets qui paraissent s'imposer, pour interpellier et approuver au bon moment, les députés ne font jamais défaut. Tantôt, c'est cet aveugle Jaurès qui crut à l'innocence des Allemands jusqu'au jour où il tomba assassiné en août 1914 ; tantôt, c'est Pelletan qui laisse saboter la

marine ou André qui saccage l'armée ; tantôt encore, ce sont des coquins comme Géraud-Richard, Chauvin et Paul Meunier dont la réputation de simple honnêteté a subi, dans la suite, les plus graves accrocs ; et, parmi ces persécuteurs, il y a même M. Louis Barthou qui, depuis, a souvent fait parler de lui en meilleure part. M. Goujat, que ses collègues appellent le Bien-Nommé, exprime leur sentiment à tous par ces paroles d'une clarté parfaite : « Il n'y a pas de respect à avoir pour les Congrégations ». Et ce n'est pas seulement envers les Ordres enseignants qu'il faut se montrer irrespectueux et impitoyables. Les Prémontrés, les Franciscains, les Dominicains prient, confessent et prêchent, et par là « ils veulent détruire la République », comme l'expose le rapporteur Rabier ; ils font une concurrence intolérable au clergé séculier, comme dit Combes ; « ils se mettent en dehors de la nature, donc ils doivent être mis en dehors de la loi », opine un sot du nom de Mesler. On les supprime ; et cette élite humaine est traitée comme on ferait de criminels qui déshonorent le pays.

La méchanceté devient si grande qu'elle tourne à la bêtise pure. Une receveuse des Postes donne asile à son fils chassé du couvent où il vivait : on le lui interdit. Un fonctionnaire a placé sa fille dans un pensionnat religieux : on menace de le révoquer. Un instituteur va rendre visite à son frère qui est curé : on lui fait savoir qu'il ferait bien d'avoir de meilleures fréquentations. Tout cela est porté à la tribune du Parlement français et l'étranger possède ainsi le moyen de savoir ce que c'est que la culture française en 1904.

Cependant, il n'est pas fait droit aux légitimes revendications des ouvriers ; la marine est oubliée, qui, pourtant, aurait grand besoin qu'on s'occupât de la restaurer ; l'armée de terre se voit combattue par ceux qui ont mission de la défendre. Qu'importe ! Ce qui est urgent, c'est maintenant de traquer les Congrégations qu'on avait eu d'abord la faiblesse d'autoriser. Si les Frères des Écoles chrétiennes veulent encore servir leur pays, qu'ils aillent tenir classe dans les colonies ! Ce qui est urgent, c'est de combattre le catholicisme romain, « l'ineptie de son dogme, la perversion de son culte et son action meurtrière sur la femme et sur l'enfant » : tel est, du moins, l'avis du franc-maçon Debierre dont on a connu, depuis, la tendre amitié pour Madame Bernain de Ravis. Cela coûtera cher au Trésor français ? Cela renforcera l'influence britannique dans les colonies françaises ? La belle affaire ! De grâce, prenez garde, je vous prie, que, si la France s'appauvrit, plusieurs Français ne laissent pas de s'enrichir en empêchant juridiquement le fameux milliard des Congrégations. Ce temps fut vraiment l'ère des menteurs, des voleurs et des vicieux de toute espèce.

Vous me direz, lecteur, que chaque peuple arrange ses petites affaires comme il l'entend et qu'il ne sert de rien de rappeler ces opprobres. Je me bornerai à vous répondre qu'il n'est jamais mauvais de raviver son horreur des spectacles dégoûtants et que, au lieu d'user ses forces à brimer les catholiques, si la France s'était occupée davantage de s'armer contre l'Allemagne, elle eût été mieux capable de défendre notre neutralité et la Belgique n'eût pas gémi quatre ans sous le joug.

Comment Loubet, Combes, Jaurès et le Parlement manœuvrèrent pour amener la rupture de la France avec le Vatican, ce serait trop long à exposer. Cette machination fut bien réglée et le Souverain Pontife fut copieusement insulté à la Chambre française, qui, alors, comprenait un nombre assez important de goujats.

Puis, il y eut « l'affaire des fiches ». Guyot de Villeneuve vint lire à la tribune des papiers secrets où la franc-maçonnerie inscrivait, pour le compte du Gouvernement, les noms des officiers catholiques et les méfaits qu'ils avaient osé commettre. L'un avait assisté à la messe de première communion de son fils ; un autre avait une femme qui faisait ses pâques. Ni l'un ni l'autre, comme aussi tous ceux qui leur ressemblaient, n'étaient évidemment dignes du moindre avancement et méritaient d'être surveillés de près. Le général André essaya d'excuser cet ignominieux système de délation ; il fut giflé, comme il le méritait, par le député Syveton. Peu de jours après, Syveton mourut tragiquement. Ses ennemis avaient « eu » son cadavre !...

Enfin, ne se voyant plus approuvé que par une majorité parlementaire de six voix, Combes démissionna, sa sale besogne étant, d'ailleurs, à peu près terminée.

...Évidemment, les souvenirs de la guerre s'interposent entre ces hontes et les jours présents. Mais, quand nous entendons parler de la réformation du bloc de gauche, d'un Malvy qui inaugure les monuments des morts, d'un Caillaux qu'on traite comme un Monsieur, une peur nous prend : où va la France ?...

OMER ENGLEBERT.

(1) D'après trois articles de LÉOPOLD MARCELLIN dans la *Revue Universelle* (octobre-novembre 1923).

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000

Réserves : 22.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Forts.

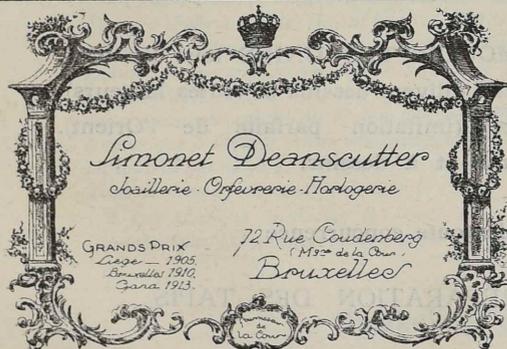
BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem

Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Bureau C : Place Saintelette, 26, Molenbeek

Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.



L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et

les accidents

de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSSENS

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGELa marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus procheC^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

MAISON FONDÉE EN 1873

-: François VAN NES Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES TÉL. : 227.04

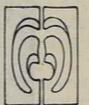
TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Moins que

10
CENTIMES
par
Semaine**"NUGGET"**
POLISH POUR CHAUSSURES

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES

TÉLÉPHONE 271.15

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
: : : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS